

Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

ADMINISTRATION-RÉDACTION : 29, RUE PIAT — PARIS (20^e) (Métro : Pyrénées)

Ce soir, nous
commencerons
à leur fermer
la gueule...

AU VEL D'HIV

Le Congrès de Biarritz

L'automne ne ramène pas seulement, avec la chute des feuilles mortes, le rencherissement annuel des vivres, l'annonce des froids proches et un tas d'embêtements de toutes sortes. Il ramène aussi, en plus, les congrès radicaux.

Certes, sans aller jusqu'à considérer ceux-ci à l'égal d'une calamité annuelle, il est cependant de fait que la classe ouvrière, la seule qui nous occupe, n'a pas eu souvent à se louer des comiques radicaux. Il en sort rarement du bon pour elle.

C'est que le parti radical représente typiquement cette classe moyenne alliée au prolétariat comme la pierre est alliée au cou du noyé.

Le parti radical veut bien soutenir la classe ouvrière, mais à condition que celle-ci se contente de revendications verbales jamais réalisées, ou d'améliorations qui ne coûtent rien à personne.

En dehors de cela, les radicaux, dans leur majorité tout au moins, ne voient que désordre, chambardement et anarchie, quoi, pour tout dire.

On connaît « l'émotion » qui s'est emparée des radicaux bien-pensants à propos des occupations d'usines.

Toutes les barbes radicales des Hommes de province, des potards du parti, en frémissent encore d'indignation.

Que les ouvriers revendiquent, passe encore. Mais qu'ils prétendent réaliser leurs revendications par l'action directe, là, ça ne va plus.

Aussi il est probable que le Congrès de Biarritz, qui battra son plein quand paraîtront ces lignes, entendra de véhémentes protestations contre les désordres ouvriers.

Le Front populaire qui est né de la conjonction bâtarde des intérêts ouvriers avec les intérêts petits-bourgeois, y résistera-t-il ?

Les augures répondent par l'affirmative.

Il est en effet probable que le Front populaire, dans sa forme parlementaire tout au moins, obtiendra un succès.

Le gros Herriot lui, l'an passé, alors que se déroulait à cette même époque le précédent congrès du parti, était ministre de Laval, et le parti radical entierait les décrets-lois appels fort justement « de misère ».

Cette année, sans appartenir officiellement à la conjuration qui a pris naissance au 14 juillet l'an passé, il préside la Chambre de Front populaire.

Interrogé sur ses intentions personnelles à l'égard de cette formation politique, il aurait laissé entendre que le temps n'était pas encore venu de la briser. C'est d'ailleurs l'opinion à peu près générale des chefs du parti.

Le moment n'est pas encore venu ! Voilà qui résume exactement la position politique des radicaux.

Pour l'instant, la mystique du Front populaire a encore trop de racines dans les masses pour qu'on puisse la briser sans craindre des agitations sociales dangereuses pour l'ordre établi.

Ces messieurs décideront sans doute d'attendre...

Voilà qui dicte au prolétariat sa conduite. S'il met une sourdine à ses revendications, s'il accepte que les lois sociales votées restent lettre morte, s'il laisse saboter les avantages acquis par lui seul et par son action directe, alors les radicaux laisseront vivre le Front populaire.

Mais s'il prétend rester dans la trajectoire lancée par les mouvements de juin, alors le Front populaire sera bien malade. On verra les radicaux repartir « d'ordre »...

C'est alors que l'idée d'un front révolutionnaire de tous les exploitants devra s'imposer à la classe ouvrière. En dehors des salivages radicaux, il est temps d'y songer.



En 3^e page : Nouvelles d'Espagne

En 4^e page : Emile Cottin

En 5^e page : Pain de soldat par Henry Poulaillé

En 6^e page : Pourquoi nous sommes anarchistes par Luc Daurat

antifascistes, rendez-vous ce soir en masse, pour entendre les orateurs de toutes tendances, venus d'Espagne pour réclamer une aide enfin efficace

NOTRE MEETING

C'est ce soir, vendredi, qu'a lieu notre meeting du Vel' d'Hiv'. Il obtiendra sûrement un grand succès. Il nous faut quand même agir encore, agir jusqu'à la dernière minute, pour que ce succès se transforme en triomphe et qu'une foule innombrable de camarades, d'antifascistes, soit à même d'acclamer les militants de toutes tendances venus d'Espagne expressément pour indiquer au peuple parisien, au peuple de France, l'appui effectif qu'il attend de sa solidarité.

Tous les orateurs indiqués par notre affiche ont promis leur concours, aucun n'a été annoncé qui n'ait auparavant donné l'assurance de sa participation. D'autres sont, en outre, venus s'ajouter à la liste déjà longue : Raphaël Viadiella, de l'U.G.T., José Mavilla, du Comité de défense de l'Aragon et Portelas qui, en compagnie de Garcia Oliver, représentera la C.N.T. et la F.A.

La « Cobla Barcelona », l'orchestre si typique de la Généralité, apportera, c'est entendu, le concours de son talent à la manifestation.

C'est la première fois qu'un tel spectacle sera donné aux révolutionnaires parisiens. Spectacle réconfortant

et plein d'utiles enseignements pour nous autres, que de voir l'Espagne antifasciste uni venir nous dire les durs combats qu'elle soutient, les pénalités sacrifiées qu'elle consent afin de se libérer définitivement du péril fasciste, de nous en libérer par contre-coup, et donner au monde du travail un droit, un vrai droit à l'existence.

Ensuite, après ce meeting, les antifascistes français auront la parole ; ils seront appelés à faire les actes, tous les actes, que la défense de l'Espagne ouvrière exige.

Il faudra qu'ils les fassent. Ils les feront.

En premier lieu, ils devront faire l'acte qui commande tous les autres : S'UNIR ; s'unir dans un seul but : LA DEFENSE DE L'ESPAGNE LIBRE.

UN CONGRÈS

Nous ne savons guère que conter maintenant, concernant le congrès que le Comité anarcho-syndicaliste de Paris organise demain et dimanche et auquel ne peuvent participer que les rares comités de même tendance qui se sont créés en province.

Si nous avions été autorisés à prendre part audit congrès, nous y aurions dit que les comités anarcho-syndicalistes fondés pour la défense de la révolution espagnole avaient leur besogne particulière, besogne utile, mais qu'il fallait dépasser ce stade de petits comités ouverts seulement à certaines organisations (et pas les plus fortes) du mouvement social et ouvrier. De bons copains comme Meurant et Montlong, dont l'activité est bien connue, et qui, pour la défense de l'Espagne révolutionnaire, sont décidés à tous les gestes, à toutes les audaces, et à rompre, si besoin est, avec un certain conformisme étiqueté, nous auraient approuvés.

Mais, nous ne sommes pas invités à ce congrès.

Si nous avions pu nous y faire entendre sans doute l'aurions-nous amené à reconnaître que le Comité anarcho-syndicaliste était une chose et que le Comité pour l'Espagne libre en était une autre qui complétait la première.

En tout cas si ce congrès désire nous questionner et nous entendre nous nous tenons à sa disposition.

LE COMITÉ POUR L'ESPAGNE LIBRE.

Pour intensifier notre effort...

Nous avons reçu des milices les lettres suivantes qui ne peuvent que nous inciter à intensifier encore notre effort. Pour eux, tous à l'œuvre, camarades. (Voir en 3^e page l'appel du Centre de Rayonnement.)

De la colonne Ortiz-Joaquim Ascaso

Chers camarades du Comité pour l'Espagne libre,

Nous vous saluons fraternellement.

Merci du fond du cœur pour votre

envoi de médicaments, vêtements et alimen-

tation. Nos centaines et nos mille-

s ont été très touchés de votre geste

de solidarité effective. À votre Comité,

à l'Union Anarchiste, au Libertaire, Sa-

lut, Salut !

Vive la solidarité de nos frères de

France !

Vive la Révolution sociale !

Vive le communisme libertaire !

Pour la seconde colonne (Caspe) :

Ortiz-Joaquim Ascaso.

Du groupe italien de la colonne Ascaso

Nous vous accusons réception des col-

lis de vêtements et de vivres que nous

devons à la solidarité des camarades

français et aux camarades de la section

française du Comité anarcho-syndicaliste

et à ceux du Comité du Droit d'asile de

la C.G.T. qui nous aident par tous les

moyens à lutter contre le fascisme et à

poursuivre l'instauration du commu-

nisme libertaire.

Nous vous remercions, ainsi que tous

nos camarades, car nous savons combien

vous vous préoccupez de nous envoyer

tout ce qui nous est nécessaire.

Merci aussi pour l'appui moral que

nous apportez votre journal dont les en-

couragements sont pour nous le pain

et les armes spirituelles.

Votre solidarité nous est un grand ré-

confort et nous vous donnons l'assur-

ance que, nous vivants, le fascisme ne

passera pas.

Salutations sincères et reconnaissantes

pour tous.

BALZANINI,

délégué du groupe italien

de la colonne Ascaso.

Groupe international de Sastago Colonne Hilario Esteban

Nous venons de recevoir les vêtements

et autres objets que vous nous envoyez

par camion. Cela nous a fait bien plaisir

et nous aidera à supporter toutes les dif-

ficultés de la lutte et aussi le froid qui

se fait durement sentir.

Dites bien à tous ceux qui collaborent

à l'œuvre de solidarité que vous avez

entreprise combien nous sommes touchés

par leur geste qui s'adresse non seule-

ment à nous, mais à nos compagnes et

nos petits.

Qu'ils trouvent ici l'expression de nos

sentiments fraternels.

De la colonne Ortiz-Joaquim Ascaso

Aubrion et Lorenzo Zarattegui,

CENTURIE SÉBASTIEN FAURE

LES CAMARADES PORTES SUR

LA LISTE SONT PRIÉS DE « PAS-

SER D'URGENCE » VOIR PIERRE

ODEON, 203, RUE D'ALESIA.

VOIR CLAIR POUR AIDER NOS FRÈRES D'ESPAGNE

La révolution espagnole et l'impérialisme

par Jean BERNIER.

Le menace mortelle qui pèse sur la révolution espagnole, les appels pathétiques et les objurgations amères que les envoyés de nos frères d'Espagne font retentir en France et en Angleterre, tout — jusqu'à la récente manœuvre russe au Comité de non-intervention — enflamme les sympathies du prolétariat français pour ceux que l'Humanité et le Populaire nomment, à la mode bourgeoisie, les « gouvernementaux ». Tout concourt ainsi pour nous à faire de l'aide aux combattants révolutionnaires espagnols, de cette aide massive, efficace dont on parle toujours et qui ne vient jamais, une hantise et un remords.

Pourtant, dans ce tumulte sentimental, généreux, mais presque gratuit, sincère, mais rien moins que lucide, et qui, par son aveuglement même favorise tant d'hypocrisies manœuvres, nul n'a encore tenté d'éclairer les contradictions où se débat la révolution espagnole dans ses rapports avec l'Europe impérialiste, contradictions extraordinairement complexes, il est vrai, qui sont la clef de notre impuissance et dans lesquelles la révolution espagnole risque de succomber.

Tout à l'action, tout au péril, les meilleurs des révolutionnaires espagnols n'ont pas, semble-t-il, la liberté d'esprit nécessaire à l'entièreté intelligence de la situation internationale inextricable dans laquelle il leur faut vaincre ou mourir. Et, hors d'Espagne, la pensée révolutionnaire déchue, les Internationales politiques et syndicales, inféodées aux impérialismes, dont leurs sections nationales survivantes sont solidaires, sont, par définition, incapables de voir clair et d'appliquer au mieux des intérêts de la révolution espagnole (qui se confondent avec ceux de la révolution internationale) le dynamisme sentimental des ouvriers.

Dans la tragédie espagnole, comme dans toutes les péripéties extérieures ou intérieures de la lutte de classe contemporaine, le vieux social-patriotisme et le jeune national-communisme soi-disant soviétique exercent leurs ravages en stérilisant ou en déviant ce dynamisme triomphant.

Parler d'aide à la révolution espagnole, c'est, qu'on le veuille ou non, poser le problème de la révolution espagnole dans sa réalité internationale, en fonction des pays autres que l'Espagne. C'est par conséquent poser la nécessité d'une analyse réaliste (procédant donc de la reconnaissance de la lutte de classe internationale et de la structure impérialiste du capitalisme) des rapports nés entre l'Espagne et l'Europe à la faveur de l'insurrection militaire de juillet.

Ces rapports, fort complexes en soi et que, à leurs fins particulières social-patriotisme et national-communisme obscurcissent en outre comme à plaisir, souvent avec une habilet

POUR VENIR EN AIDE AU "LIBERTAIRE"

Des résultats tangibles sont venus couronner les efforts que nous avons multipliés pour faire du « lib » un journal vivant, combattif et informé.

Tel quel, cependant, notre journal est loin de nous donner toute satisfaction. L'actualité sociale, économique, politique nous sollicite de tous côtés. Que de vérités nous aurions à clamer ! Que de mensonges à combattre ! Que d'impostures à dénoncer !

Aussi, bien que notre tirage se soit considérablement augmenté, il n'en reste pas moins que nous continuons à avoir de grosses, de très grosses difficultés financières. L'effort considérable que nous produisons pour assurer une présentation sans cesse améliorée du « lib » nous cause un surcroît de dépenses que ne compense pas suffisamment l'accroissement de la vente.

Aussi, nous ne saurions trop insister

BULLETIN D'ABONNEMENT au 'LIBERTAIRE'

FRANCE	ETRANGER
52 Nos .. 22 fr.	52 Nos .. 38 fr.
26 Nos .. 11 fr.	26 Nos .. 15 fr.
13 Nos .. 5 fr. 50	13 Nos .. 7 fr. 50

Chèque postal : N. Faneier, Paris 506-03
29, rue Piat, Paris (20e)

Je soussigné déclare souscrire un abonnement de
à partir du pour la somme de
dont je vous envoie le montant.

SIGNATURE :

....., le 193
Nom :
Adresse :
Département :
Ville :

Oui, notre vieux « lib », qui est de tous les hebdomadaires ouvriers le plus ancien, a fort à faire pour être à la hauteur des circonstances, d'ailleurs particulièrement favorables, que nous traversons.

Et puis, il y a aussi et surtout les événements d'Espagne et la défense de nos frères héroïques, qui exigent que notre effort de propagande soit sans cesse renforcé.

après de tous nos lecteurs pour qu'ils intensifient encore l'aide qu'ils nous apportent.

1° En s'abonnant et en faisant des abonnements autour d'eux ;

2° En organisant des groupes de vendreurs au numéro ;

3° En alimentant la souscription permanente du « Libertaire ». La propagande générale en dépend.

« Le Libertaire ».

Notes et Glanes

Une rectification d'Eliacin Vezian

Désormais Vautel n'est pas content. Son roi (car Vautel est belge), Léopold III, a neutralisé son pays. Et il a supposé que les Français se demandent ce qu'ils ont fait à leurs amis belges. Heureusement que l'auteur menteur a de l'imagination. Aussi il donne cette explication : C'est parce que Degrelle, le La Rocque de Bruxelles, a été renversé, alors que la Pasionaria a pu parler à Paris, et surtout parce que ledit Degrelle a été nommé étranger dans le communiqué annonçant son renvoiement, que la Belgique refuse dorénavant de servir bénévolement de champ de massacre. Quelle intelligence d'Eliacin.

Quel paravé dans la mare, cette neutralisation de la Belgique. L'Humanité a crié à la trahison des ministres socialistes (de Spaak, surtout), et les états-majors franco-anglais sont marris. Ils espéraient si bien établir des bases aériennes en Belgique pour la prochaine !

Mais qu'attendent les ministres socialistes de chez nous pour neutraliser la France ? Ils nous prouveraient que la solidarité, à la 2^e internationale, n'est pas chose vaincre. Et en douce, quelle belle petite vacherie pour leurs « frères » communistes.

Le Journal a « noté en passant » un communiqué de Ramadier mettant en garde, au sujet de la grève des bateleurs, contre de prétextées informations destinées à alerter l'opinion. Et de protester, disant que la presse a raison de prévenir le public sur les conséquences désastreuses qu'a la grève de la bateleurie et que pourrait avoir celle des camionneurs. C'est le poireau et la pomme de terre en hausse ! Dites-moi, confrère, cette hausse de prix sera-t-elle conséquence, ou motif, inévitable ? Nuance ! Il est vrai que ce n'est pas chez vous qu'il faut s'adresser pour rencontrer Dame Vérité.

Les exercices de défense passive ont donc eu lieu. Oui, elle fut bien passive la défense de la foule. C'était même de la complaisance.

A la Chapelle. En face les fenêtres du vénérable sénateur. Un feu de Bengale est allumé. Aussitôt, trois ou quatre types se précipitent pour l'éteindre. Ils n'avaient même pas l'excuse d'être des flûtes en service commandé. Non. C'étaient de futures victimes de la prochaine, résignées à leur triste sort et l'acceptant.

Du reste, que peuvent-ils faire d'utilles ces braves cotisants au P. C., ces pauvres types incapables de penser par eux-mêmes, eux qui, chaque jour, attendent la lecture de leur quotidien pour savoir quelle opinion ils doivent avoir ? Combien parmi eux se seront indignés du cynisme de l'Humanité, écrivant samedi : « Nous avons fait connaître jusqu'à présent, dans le passé, la position de notre Parti communiste sur cette question de la résistance passive ». Mais, comme de juste, pas un mot sur la position active.

Et pour terminer en beauté le compte rendu de la manœuvre, sous le titre : Les fascistes sabotent, la réprobération du geste des camarades anarchistes, socialistes et autres qui ont allumé des feux de Bengale en signe de protestation, et l'annonce de l'arrestation des camarades qui ont distribué le tract « Refusons d'être complices ». Mais pas un mot de protestation contre ces arrestations arbitraires.

Henri GUERIN.

POUR PRENDRE DATE

La prochaine Fête du LIBERTAIRE aura lieu le dimanche 8 novembre, en matinée, Salle Renée Maubel, rue de l'Orient. Dès à présent, prenez vos dispositions pour être libres ce jour-là, et venir nombreux.

L'INSEXUÉ

Or donc, en ce monde magnifique où les conseillers municipaux défendent l'honneur, où les disciples du Christ, relevant leurs hypocrites soutaines, s'accouplent aux mitrailleuses, où Clément « Tel un veau » parle au nom de l'esprit français et Marcel Cachin à celui de la Révolution, où Moscardo représente le courage militaire et Sacha Guitry l'art dramatique, il importait que la morale et le patriotisme eussent également pour porte-étendard une personnalité judicieusement appropriée.

« Une claire intelligence et un long passé d'honneur et de probité », une vie consacrée à la quotidienne ejaculation d'inépties et de lieux communs, plus de quarante ans partagés entre l'activité journalopéeuse et la passivité sodomique) prédisposait à cette essentielle fonction M. Léon Bailby, nullité crasse, trousseau vénérable et pédestre invétéré à parler solennellement de la Patrie, de la conscience et de la tradition, et un déterminisme aussi opportun ne pouvait que combler les voeux des partisans de ces ineffables calémardaines.

Aux beaux jours de la Grande Guerre, alors que pour la plus vaste fumisterie de tous les siècles, des milliers d'hommes s'entré-gorgeaient joyeusement, Bailby-la-fille-de-joue, hors de portée des projectiles les plus violenlement catapultées, faisait flèche de tous bois pour la victoire du Droit et, se dépassant de la coupe et de l'écri- ture, soutenait le moral des troupes en rédigant des communiqués et en accordant à d'aimables aviateurs bien-pensants les faveurs que les hommes, d'ordinaire, sollicitent d'agréables jeunes femmes. Car la plus élémentaire logique n'est même point le fait de notre Bailby national, puisqu'il applaudissait au massacre généralisé des mâles vigoureux dont il se montrait par ailleurs si friand.

Conforablement retranché aux arrières-postes de l' « Intransigeant », il maniait spirituellement « la tartine de confitures » et « l'héroïque poilu de quinze ans » et n'eût point hésité, alors que mainte douairière sur le retour acceptait d'être la mariée d'un jeune soldat, à devenir la tante de tout un corps d'armée, si la paix n'était venue inopportunément priver son ardeur homosexuelle de cet exutoire bleu-horizon.

Le faubourg St-Germain à la butte Montmartre, tout ce qui brinqueballe des médailles de nickel et des paroissiens dorés, hôte qu'à la campagne des refrains patriotiques et couple sous un crucifix applaudit à cette reudeur d'activité du vieux soldat tricolore. Le « Jour » fit déferler sur les familles Croix de Feu et cagettes un véritable océan de fausses nouvelles, de sorties et de calomnies dont Bailby et ses auxiliaires pomponnés déterminèrent le flux et le reflux entre deux ébats pédérastiques.

Quand le sanguinaire malafamé italien voulut réaliser son rêve de conquérant au mépris de toute justice et de toute humanité, il trouva en notre folliculaire un précieux propagandiste. Peut-être celui-ci espérait-il qu'après la victoire, le Duke reconnaissant lui ferait don pour augmenter son équipage et destinés à son usage personnel, de deux ou trois beaux « sauvages » au pénis avantageux.

Sans doute, le triomphateur de l'Ethiopie ne tint pas cette promesse, puisque les appétits génitaux du fantoche ne semblaient point encore calmés.

Vilenies, calomnies, injures, tout cela est monnaie courante dans la feuille de Bailby à l'adresse des ouvriers. Et la bonne bourgeoisie française se trémousse d'aise en déguisant ces ordures avec la mêmeavidité qu'en montre une cohorte de canards pataugeant dans la fosse à putin.

Mais, patience ! Les temps sont proches ou le vent purificateur balayera ces pestilences. Bientôt quelque robuste égoutier, de son pied précautionneusement chaussé de sa botte protectrice fera connaitre aux experts fesses du beau Léon un contact inaccoutumé. Ainsi frappé dans ses forces vives et au pôle même de son inspiration, peut-être le pitre cessera-t-il de vomir et de figner sur six colonnes. Puisse-t-il donner à cet avertissement préalable toute l'importance qu'il mérite. Un homme « inverti » en vaut deux, déclare ou à peu près un vieux proverbe adapté pour la circonspection.

Que Léon Bailby s'en pénètre ! Les prolétaires qui ont déjà suffisamment à s'employer pour faire rendre gorge aux exploitants ne semblent pas disposés à se laisser quotidiennement insulté par une ignoble « tantouze » écrivant et pensant sous l'influence de son sexe anormalement situé et dont la sénilité s'avère impuissante à tempérer les équivoques ardentes.

MAURICE DOUTREAU.

DANS LE XV*

Le jeudi 29 octobre 1938, à 21 heures, à la salle « Le Tango », 88, avenue Emile-Zola (Métro : Beaugrenelle), les camarades :

Ch. LAISANT, ANDRIEUX et DREISINE traiteront le sujet : « L'armée est-elle ou non une protection nationale ? »

Ce dernier, jusqu'à présent, n'avait que décohéché, après leur mort,



LE RADICAL ET LES RAISINS

Au moment où paraîtront ces lignes, le congrès radical-socialiste de Biarritz sera commencé.

Sans préjuger de ce qui va se passer, on peut cependant prévoir sans trop s'avancer que les bonzes du parti resteront, en ce qui concerne l'expérience actuelle du Front populaire, dans une prudente expectative. Le fruit ne sera pas encore assez mûr...

C'est d'ailleurs à Herriot qu'on prête cette petite fable renouvelée de La Fontaine :

Le renard venait de renoncer aux beaux raisins qu'il ne pouvait atteindre. Il rencontra sur son chemin, comme il s'en allait assez vexé, un vieux camarade à qui il témoigna de son dédain pour les belles grappes :

« Oui, oui, fit le camarade moqueur, ils sont trop verts ! »

Le renard se piqua au mot, fit demi-tour, revint sous la treille, et, après maints efforts, réussit à atteindre les raisins si tentants. L'amie se prépara à applaudir, cependant que le renard, arrachant une grappe et riant de plaisir, mordait dedans à belles dents :

« Pouah ! » fit-il aussitôt, en crachant les graines.

Les raisins étaient encore verts !

NOUS AUTRES, LA CANAILLE...

C'est de ce délicat vocable que Gaston Blanc, correspondant du Temps, auprès des rebelles, qualifie les révolutionnaires madrilènes.

Ce digne émule des Sarcey, Dumas et autres Maxime du Camp, insulteurs des héroïques communistes, a même repris leurs lourdes invectives.

Il se demande, ce cœur sensible, si Madrid subira le sort d'Irun, livrée, par le départ des chefs, « aux débordements de la canaille » !

La « canaille », c'est, bien entendu, les courageux miliciens de la C. N. T. et de la F. A. I., qui, presque sans armes, résistent, on se souvient, avec un hérosisme admirable. Et c'est aussi, dans la pensée inexprimée du sieur Gaston Blanc, le peuple innommable qui les fait vivre, lui et ses pareils.

La canaille saura se souvenir de ses injures.

GOERING, DICTATEUR

De grosses difficultés économiques intérieures font que le régime hitlérien se porte mal.

Certaines catégories d'industriels se plaignent de l'ingérence de l'Etat dans leurs affaires. L'armée allemande gêne lourdement la production par ses exigences sans cesse accrues.

La classe ouvrière gagne et mange de moins en moins. La solution logique pour un régime autoritaire ne pouvait être que le sabre. Goering est donc appelé à faire peur à tout le monde pendant quatre ans.

Gageons qu'il sortira plus souvent son sabre contre les ouvriers que contre les patrons.

En attendant l'hiver approche et les plats de rutabagas pour les chômeurs sont présentés comme une mesure sociale.

JOURNAL OU POUBELLE ?

Quel nom, en effet, donner à la feuille où se trouvent réunis, comme en un bouquet de fleurs vénérables et malodorantes, les signatures de Vauvet, Saint-Brice, Balensi, Binet-Valmer et Jean Martet ?

Ce dernier, jusqu'à présent, n'avait que décohéché, après leur mort,

mais qu'il sortira plus souvent son sabre

contre les ouvriers que contre les patrons.

En attendant l'hiver approche et les plats de rutabagas pour les chômeurs sont présentés comme une mesure sociale.

A L'ASSEMBLEE DE LA BANQUE DE FRANCE

— Ah, non, je ne supporterai pas celle-là ! Et le secrétaire général de la C. G. T. s'en alla en claquant les portes.

Que s'était-il passé ? Simplement ceci : Les 800 bourgeois présents à l'assemblée de la Banque de France réunie pour élire le nouveau Conseil d'administration, ne pouvaient « supporter » la présence du représentant de la C. G. T.

M. Labeyrie, qui présidait, eut beau leur promettre que leurs chers dividendes seraient respectés, rien ne put calmer l'ire de ces bourgeois.

Ils accablèrent Jouhaux d'insultes variées et manifestèrent, pratiquement, leur haine de classe en élisant au Conseil Lemaigre-Dubreuil, le président de la ligue (fasciste) des contrabandiers.

... On ne peut dire que ce soit un succès pour la politique de pénétration dans les organismes bourgeois préconisée par la C. G. T.

LE DEPART DE LA CLASSE VU PAR L'« HUMANITE »

Le premier départ du contingent a eu lieu hier. C'est sans mauvaise humeur que la traditionnelle réception des « bleus » par les « anciens » s'est déroulée devant la porte de la caserne du 46^e régiment d'infanterie, rue de Reuilly, à Paris. Il en a été de même dans toutes les garnisons de France...

Signalons à cette occasion que les municipalités communistes se sont partout efforcées d'adoucir l'ennui du départ en satisfaisant les revendications des conscrits : pécule, musette gamie, etc. »

Sans commentaires, n'est-ce pas ? Les romanichels.

POÈME (à Josep Crosas)

Des lèvres entrouvertes du milicien
Sortait avec ces mots la fumée d'un cigare :

« Tu veux donc savoir comment... Voilà !

Ce n'est pas sorcier, tu sais !

On se réveille un matin,

un matin qu'à la première respiration on ne sent pas pareil

fauve autre ;

on s'étire un grand coup et on connaît sa force.

Alors on embrasse sa

Pour activer la fin d'un monde

Il est un mot qui vient sous ma plume. Un mot qui me fait mal, qui m'obsède. Des armes.

Dès armes pour ceux que je viens de quitter. Pour ceux de Huesca, de Huertos, et de tant d'autres coins. Pour ceux qui vivent, luttent et meurent si simplement. Pour ce peuple qui a dit : assez de nuit, nous voulons la lumière.

Des armes ! Leur cause est notre cause. Avec le fascisme, l'ombre de l'Espagne se rapproche de croix, et s'étendrait sur le monde. Il faut comprendre que nous devons activement soutenir les artisans de l'Espagne nouvelle. Par tous nos moyens de solidarité de classe. Qu'il n'est pas une seule défense, qui ne soit notre propre défense. Que chaque victoire sur le front économique, où sur l'autre est une arme de lutte pour moi.

Il faut que tous les prolétaires de ce pays, sachant que c'est avec angoisse que là-bas aux heures de calme, les combattants regardent l'horizon. Que c'est avec joie qu'ils apprennent l'envoi de vivres, de vêtements, de tous les moyens de lutte.

Ils sentent qu'ils ne sont plus seuls. Que leurs frères de classe les soutiennent.

Mais il faut surtout que le prolétariat français sache que le peuple espagnol ne demande rien aux gouvernements quels que soient leurs couleurs. Que c'est seulement sur le prolétariat international qu'il compte, car il sent partout la mort qui rôde autour de l'Espagne blessée. Il n'entend pas que sous le masque hypocrite de soutien, se constituent des blocs fascistes contre des blocs démocratiques, des blocs de guerre.

Il faut que partout ces vérités viennent s'écraser comme des balles aux oreilles des pourvoyeurs de la guerre.

Le meilleur soutien que nous puissions apporter aux ouvriers d'Espagne n'est pas non plus d'aller les rejoindre, mais de lutter ici. Ce ne sont pas les combattants qui manquent. A chaque village pris aux rebelles, les paysans viennent s'enrôler dans les milices. Pas un jour ne s'écoule, sur le front d'Huesca, de Saragosse, sans que des soldats passent de notre côté.

De partout le peuple se lève pour sa lutte. Combien je voudrais le dire avec force que ce ne sont pas les combattants qui manquent, mais les moyens de soutien et de lutte, une atmosphère internationale de sympathie à l'égard de ces combattants. Il faut que chaque camarade comprenne ces quelques lignes qu'hâtivement je viens d'écrire.

La lutte ici et là marque la fin d'un monde qui se défend. C'est en conservant chacun sa place au combat que nous dressons contre le même monde un adversaire digne de lui.

Roger Goudry.
Retour d'Espagne.

En Aragon

LA CONSTITUTION DU CONSEIL REGIONAL DE DEFENSE

Le Soleil du 17 octobre annonce la constitution à Caspe d'un Conseil régional de la défense d'Aragon, dont la composition est la suivante :

Président : Joaquin-Bula Ascaso ;
Justice et Ordre public : Adolphe Ballano-Ruano ;
Information et Propagande : Manuel Giménez Herrero ;
Transport et Commerce : François Ponzan Vidal ;
Enseignement public : Joseph Alberola ;
Commerce et Ravitaillement : Adolphe Aznar ;
Travail : Miguel Chueca, Cuartero.

Pour les miliciens de Durruti

De nombreuses compagnies ont répondu à notre appel et sont venues nous apporter les premiers chandails que Durruti doit remporter pour ses miliciens.

D'autre part, le Syndicat des Correcteurs de Paris, toujours bon premier au service des bonnes causes, a commandé une cinquantaine de chandails pour la même destination.

Or, il en faut encore beaucoup d'autres pour protéger les vaillants combattants d'Aragon contre les morsures du froid.

Songez aux milliers d'hommes courageux qui passent leurs nuits dans la montagne en butte aux plus rudes intempéries.

Camarades femmes, c'est à vous que s'adresse cet appel.

Vous avez la une besogne utile et urgente à accomplir. Nous attendons avec confiance votre réponse.

LE CENTRE DE RAVITAILLEMENT.



Dans cette prison près de Teruel on mar tyriseait les prisonniers en les liant aux piquets. tortionnaires tiraient des balles tout autour de la tête des victimes pour leur faire dénoncer leurs camarades.

Pour ceux qui luttent...

Nous sommes heureux d'annoncer à tous les amis dévoués qui nous aident, que notre premier camion est arrivé à bord port, la semaine dernière, et qu'il a déposé son chargement à Gaspe, où se trouve actuellement la colonne Ortiz-Ascaso, et à Pina où les miliciens de la colonne Durruti ont apprécié l'effort de leurs camarades français.

Cette semaine par suite de l'extension du mouvement de solidarité lancé par notre centre de ravitaillement des milices antifascistes, un convoi, dont le chargement est double du premier, est parti à destination des mêmes colonies.

L'enthousiasme qu'a suscité notre initiative prend chaque jour plus d'ampleur.

Nombreux étaient les dévouements isolés qui désiraient se manifester à l'égard de nos frères en lutte, mais ne savaient à quelle porte frapper. Ces camarades nous ont dit leur joie de pouvoir, par notre intermédiaire secourir les miliciens dont le sort va être cruellement éprouvé par les rigueurs de l'hiver.

Mais ils sont des dizaines de milliers qui, souvent, manquent du nécessaire et qui attendent de notre part le geste de solidarité élémentaire qui s'impose.

Que chacun de nos amis s'inspire de l'exemple de nos camarades de Roubaix qui, en nous adressant six gros colis de vêtements de laine et de vivres nous écrivent qu'ils se considèrent mobilisés pour la Révolution depuis le 18 juillet.

Nos camarades trouveront plus loin les remerciements chaleureux des miliciens antifascistes.

Nous tenons pour notre part à remercier particulièrement les organisations suivantes : J. E. U. N. E. S. Front social, Ligue Internationale des Combattants de la Paix, La « Patrie Humaine », le Syndicat des Correcteurs de Paris, le Syndicat des Agents des P. T. T., la « Révolution Proletarienne », etc., qui nous apportent leurs concours et dont la collaboration nous sera précieuse pour mener à bien la tâche que nous nous sommes assignée.

Tous ont le devoir de faire connaître autour d'eux, qu'il existe :

203, RUE D'ALESIA
(téléphone : Vaugirard 08.79)

un centre de ravitaillement qui adresse indistinctement à tous ceux qui luttent côté dans les colonies antifascistes les objets qui lui sont remis. Ajoutons que ce centre est ouvert tous les jours, même le dimanche.

CE QUE LES MILICIENS RECLAMENT

Des médicaments :

- Sérum antitétanique.
- Anesthésiques (éther, chloroforme, morphine).
- Eau oxygénée.
- Alcool à 90°.
- Teinture d'iode.
- Gaze et bandes de toile à pansement.
- Coton hydrophile.
- Gomme adhésive, taffetas anglais.
- Quinine, aspirine.
- Formal, ammoniaque.

Des vêtements :

- Couvertures.
- Vests de cuir, pantalons de velours.
- Sous-vêtements de laine, chaussettes.

Des vivres :

- Sucre, café, thé.
- Légumes secs, riz.
- Conserves (de bœuf, de poisson, de pâtes, de légumes, etc.)
- Pruneaux, gâteaux secs, confitures, chocolat.

Et comme superflu : beaucoup de cigarettes.

Nous rappelons que nous acceptons même les vêtements qui ont été portés, même ceux de femmes et d'enfants, à la condition qu'ils ne soient ni sales, ni trop usagés.

A la suite de suggestions diverses qui nous sont parvenues, nous avons établi des mandats que nous tenons à la disposition des camarades qui peuvent centraliser dans leur localité les colis qui nous sont destinés. Des permanences peuvent être également établies dans les villes que nos convois sont susceptibles de traverser pour se rendre en Espagne.

Nous tenons également à rappeler que des listes pour collecter tout ce dont les combattants antifascistes ont un besoin urgent et pour ramasser aussi des fonds qui seront convertis en marchandises.

Que personne ne boude à la besogne pour apporter à nos frères d'Espagne, l'effort surhumain qu'ils ont à accomplir, l'appui moral et matériel qui leur permettra de cultiver la racaille fasciste.

Chaffaugeon, des J. C. de Lyon, tombé aux côtés du délégué.

Trontin, membre de la gauche révolutionnaire du parti S.F.I.O. Agent de liaison du groupe, il fut tué d'une balle à la poitrine. Il était revenu le même jour de convalescence rapportant au groupe un tas d'objets qu'il avait payés de ses propres deniers et se faisait une joie de retrouver ses anciens copains. Belle figure du mouvement anarchiste espagnol, il avait été condamné à plusieurs reprises, sous les régimes antérieurs. C'est un de ces hommes qui ont construit le mouvement libertaire avec leur foi et leur vie.

Staradols Alexandre. — Ancien membre d'un détachement anarchiste ukrainien en 17, il était venu en Espagne prêter son concours de combattant averti. Il refuse de quitter sa mitrailleuse, malgré la proximité des troupes fascistes. Après avoir épuisé ses bandes de munitions, il lança les trois grenades qu'il possédait et tomba.

Jean Giralt. — Membre des J.E.U.N.E.S. de Paris, tombé alors qu'il prenait position à la tête de son groupe.

Ch. RIDEL.

Mais soulignons que bon nombre de ces camarades sont restés environ 15 jours sans pouvoir monter au front, faute de fusils, que notre armement, nettement inférieur, n'a pu être difficilement compensé par la valeur des miliciens. Rappelons que le manque de fusils, de mitrailleuses, de canons, de munitions coûte tous les jours des vies humaines. Que la mort de nos camarades venus de tous les coins d'Europe pour défendre l'Espagne libre serve au moins à rappeler au prolétariat français qu'il doit agir pour exiger que des armes soient fournies aux antifascistes par n'importe quel moyen.

Les points faibles des gouvernementaux sont les suivants :

L'artillerie est nettement insuffisante et le manque d'obus se fait cruellement sentir.

La même inferiorité, mais aggravée, existe en ce qui concerne l'aviation. Les gouvernementaux ne peuvent, pour le moment, opposer des avions convenables aux Capri ni et aux Fokker trimoteurs qui volent à 300 kilomètres à l'heure et peuvent emporter un chargement en bombes d'une à une tonne et demie. Si l'on veut bien se rappeler et peser chaque poste de l'inventaire des forces en présence, on constate sans peine que chaque adversaire dispose d'une supériorité : l'artillerie et l'aviation du côté des rebelles, l'infanterie du côté des républicains. Les faits de la lutte quotidienne confortent le raisonnement : les miliciens ont presque toujours le dessous dans le combat corps à corps ; ils n'ont pas de l'armement suffisant pour résister à l'ennemi et nous aurons à examiner la nature de ces reculs — que là où l'ennemi a réussi à concentrer une grande quantité d'artillerie et d'aviation et où, chose capitale, le commandement des gouvernementaux n'a pas réussi à opérer une dispersion suffisante à approprier de ses propres troupes.

À la réflexion, l'in-entière que nous avons dressé permet une autre constatation essentielle : le rapport des forces ne peut plus se modifier qu'au profit des républicains parce que Franco a déjà fait son plein et parce que la valeur des Marocains ne peut s'accroître. Par contre, la valeur des miliciens s'accroît chaque jour. C'est pour cette raison que je dis que la balance penche lentement, mais inexorablement, en faveur de la République, en dépit des « victoires » rebelles qui n'existent parfois qu'à Paris, comme l'a pu le constater, tout ahuri en ce qui concerne Navalperal.

Tout serait à reproduire de ces articles qui ont deux double intérêt d'être écrits par un homme qui se dit simplement républicain et d'être publiés par un journal « sérieux ».

Ainsi la preuve s'établit quotidiennement que la victoire des milices n'est pas une chimère et qu'on peut l'envisager sans être un illuminé. Les miliciens ont commis des fautes, ils ont perdu du terrain ! Et après ? Il a fallu deux ans à l'Etat-Major français pour s'adapter à la guerre moderne. Qu'on se souvienne des fautes de Joffre et des attaques à la baïonnette, de l'offensive de l'Aisne, où Nivelle envoya les troupes escalader une crête abrupte sous les feux des mitrailleuses et de l'artillerie : 120.000 tués en deux jours sans gagner un pouce de terrains ! Et les reprises de Clemenceau le Scélébrat pour l'insécurité de Foch qui se refusa à commander, lui le généralissime ! (1). Les Phalangistes et autres requêtes sont à 40 kms de Madrid ! Mais j'ai rappelé que von Kluck en 1914, était parvenu à moins de 30 kms de Paris et qu'il n'y était jamais entré...

Donc espoir, optimisme et courage ne doivent pas nous abandonner. Une course de vitesse est engagée entre les fascistes et les révolutionnaires. Qui la gagnera ? Je donne nos amis à dire.

Et qu'on n'oublie pas que la chute de Madrid ne signifierait pas la fin de nos espoirs. La capitale de la Vieille-Castille n'offre qu'un intérêt de prestige pour Franco et consorts. Au point de vue stratégique, cela ne signifierait rien. Nous en reparlerons s'il y a lieu.

A. Madin.

(1) Voir « Grandeur et misères d'une victoire ».



La révolution se défend. Miliciens et paysans, fraternellement unis combattent et travaillent.

Panorama hebdomadaire

Désidément, ça ne va pas « It's a long way to... » Madrid, pourraient chanter les légionnaires irlandais ou autres mauvais sujets, parlant la langue anglaise, enrôlés dans le Tercio.

« Le Jour » exultait, parce que, par temps clair, les phalangistes peuvent apercevoir l'Escorial et même les flammes de la capitale de toutes les Espagnes. Tout allait très bien, quand tout à coup, les miliciens contre-attaquaient à l'assaut et regagnaient du terrain d'une façon appréciable... Mais peu apprécié par le colonel fasciste qui opérait dans ce secteur, puisque décontentance, sans doute, il a fait mercredi matin, le voyage de Valladolid afin de chercher de nouvelles instructions auprès de Franco et de Mola, lesquels donnent nettement l'impression de n'avoir pas prévu cela...

Ainsi se trouve démontrée la faiblesse du plan mirifique dont depuis trois semaines la presse réactionnaire, faisant crédit aux évacuations d'un Quipo de Llano voulut nous faire croire que Madrid tomberait en huit jours. Cet espoir a été déçu et dans cette rubrique, j'ai expliqué pourquoi il ne resterait jamais qu'un espoir.

De plus la situation à Oviedo, ne s'est pas clarifiée. Une colonne fasciste a pu rejoindre le colonel Aranda après avoir ouvert une brèche dans le cercle qui l'enfermait. Mais ce cercle s'est tout de suite refermé et les sauveteurs sont enfermés à leur tour. Donc là encore, un succès total n'a pas couronné l'essai de dégagement d'Oviedo.

Tout ceci est très grave pour les rebelles, car chaque jour qui s'écoule (on ne saurait trop le manquer pour combattre), un pessimisme anticipé est perdu pour les rebelles et gagné pour les révolutionnaires. Ces derniers, petit à petit s'organisent, corrigeant leurs erreurs du début, prennent pleinement connaissance de la technique sans laquelle on ne peut sérieusement espérer vaincre. Et l'on a pu lire, la semaine dernière dans « Le Libertaire », un article, très intéressant et fort significatif dû à Charles Ridel sur « La militarisation des milices et la réalisation du commandement unique ».

D'autre part, dans « L'Œuvre », un lieutenant des milices, volontaire français, nommé André Enfriere, a publié d'intéressants articles dont nous détachons quelques lignes qui voici :

« Les miliciens forment des lignes qui voici : une ligne nombreuse (50 à 60.000 hommes) dont la valeur militaire augmente de jour en jour. Il ne faut pas oublier, en effet, que l'entraînement du soldat ne demande pas un temps très long et lorsque ledit entraînement se fait dans l'exaltation de la guerre et la passion fanatique de vaincre, deux ou trois mois suffisent pour former d'excellents soldats.

Les points faibles des gouvernementaux sont les suivants :

L'artillerie est nettement insuffisante et le manque d'obus se fait cruellement sentir.

La même inferiorité, mais aggravée, existe en ce qui concerne l'aviation. Les gouvernementaux ne peuvent, pour le moment, opposer des avions convenables aux Capri ni et aux Fokker trimoteurs qui volent à 300 kilomètres à l'heure et peuvent emporter un chargement en bombes d'une à une tonne et demie.

Si l'on veut bien se rappeler et peser chaque poste de l'inventaire des forces en présence, on constate sans peine que chaque adversaire dispose d'une supériorité : l'artillerie et l'aviation du côté des rebelles, l'infanterie du côté des républicains. Les faits de la lutte quotidienne confortent le raisonnement : les miliciens ont presque toujours le dessous dans le combat corps à corps ; ils n'ont pas de l'armement suffisant pour résister à l'ennemi et nous aurons à examiner la nature de ces reculs — que là où l'ennemi a réussi à concentrer une grande quantité d'artillerie et d'aviation et où, chose capitale, le commandement des gouvernementaux n'a pas réussi à opérer une dispersion suffisante à approprier de ses propres troupes.

À la réflexion, l'in-entière que nous avons dressé permet une autre constatation essentielle : le rapport des forces ne peut plus se modifier qu'au profit des républicains parce que Franco a déjà fait son plein et parce que la valeur des Marocains ne peut s'accroître. Par contre, la valeur des miliciens s'accroît chaque jour. C'est pour cette raison que je dis que la balance penche lentement, mais inexorablement, en faveur de la République, en dépit des « victoires » rebelles qui n'existent parfois qu'à Paris, comme l'a pu le constater, tout ahuri en ce qui concerne Navalperal.

Tout serait à

ÉMILE COTTIN

Qu'on se souvienne. On sortait à peine de la guerre. Pendant cinquante-deux mois, le pays avait été tenu sous la botte militaire. Mais, depuis la fin de 1917, la dictature s'était encore renforcée. Clemenceau régnait et faisait peser sur le pays, par le truchement de Mandel, d'Ignace, ministre de la Justice, et des conseils de guerre tout-puissants, la plus lourde oppression.

Bien que la guerre fut finie depuis quatre mois, l'état de siège continuait.

La presse était bâillonnée par la censure, suspendue à la moindre velléité d'indépendance. Les militants ouvriers restés fidèles étaient en prison, en exil ou dispersés, dans le pays, sous l'uniforme bleu horizontale.

C'était aussi l'époque des « nouveaux riches », des fortunes colossales édifiées en quelques mois dans le sang des martyrs. C'était surtout l'époque du sable où la mystique « combattante » emportait tous les raisonnements de la logique et de l'humanisme. C'était enfin l'esprit de la victoire. La bourgeoisie française donnait toute sa mesure. M. Prudhomme, qui avait patroiquement donné ses fils à la France, demeurait jusqu'à boutiste, se prosternait chaque matin devant le Tigre et continuait à s'enrichir.

Pendant ce temps, les « poils » attendaient vainement la démobilisation. Les pourparlers de la Conférence de la paix s'éternisaient. Dans les usines, pleines de mobilisés impatients de rompre le silence étouffant de la dictature mandéenne, on commençait à s'agiter. Le prestige du « Père la Victoire » s'affaiblissait. On commençait à voir clair. La jeune révolution russe faisait plus impatient le désir de rompre la chape de plomb qui pesait sur le pays.

Mais les représentants officiels du prolétariat en étaient encore au socialisme de guerre. L'*Humanité* donnait quotidiennement de la voix contre les mauvais Français. Cacheur plorait à Strasbourg. L'opposition contre Clemenceau restait complaisante.

Sauf quelques rares anarchistes, quelques syndicalistes et quelques socialistes minoritaires, tous se taisaient.

L'homme qui pendant l'affaire Dreyfus



Un récent portrait de Cottin.

avait écrit : « Honte aux pays où l'on se tait » réduisait par la force tout un peuple au silence.

C'est dans cette atmosphère d'oppression morale étouffante que retentirent comme un éclat de tonnerre les coups de revolver du mercredi 19 février 1919. Un homme avait osé attenter à l'idole sadique qui tenait le pays sous sa domination.

Cet homme, c'était un frêle jeune homme de vingt-trois ans, c'était Emile Cottin.

**

Ce que fut l'affaire

Le mercredi 19 février 1919, Clemenceau quittait vers 9 heures du matin son domicile de la rue Franklin pour se rendre à la conférence appelée désiroisement de la paix. Le vieux Tigre songeait sans doute à la « noble candeur » wilsonienne, à la duplicité de Lloyd George, se demandant comment il pourra annihiler leur résistance et réaliser le rêve de sa vie : écraser l'Allemagne vaincue sous la Revanche, et préparer de la sorte les massacres futurs.

L'auto file par la rue Franklin et s'engage par le boulevard Dellesert. Tout à coup, un homme s'approche de la voiture qui, pour tourner, ralentissait et par la portière tire une première balle de son Browning.

C'était Emile Cottin. Mais l'auto a accéléré, cependant Cottin tire toujours. Une, deux, trois, quatre balles qui traversent l'auto de part en part. L'une d'elles atteint Clemenceau.

L'idole est par terre.

**

L'émotion dans la France entière

Immédiatement, l'affaire se répand dans Paris avec une rapidité fulgurante. Cependant que la bourgeoisie larmoie et se lamente, les peuples des usines, des chantiers, des camps militaires s'interrogent avec soulagement.

C'est que Clemenceau incarne pour tout le monde ouvrier la dictature bourgeoise la plus implacable. Clemenceau, c'est l'homme de Narbonne, de Villefranche-Saint-Georges, de Raon-l'Etape, c'est l'homme qui s'est proclamé le « premier fil de France ». Puis c'est aussi l'homme de la guerre interminable. C'est la haine patriotique la plus féroce.

Pour les soldats du front, c'est l'homme qui a « fait la guerre », avec leur peau, avec leur misère.

Clemenceau, c'est la Caponnière, c'est le poteau de Vincennes, c'est les conseils de

Louis-Emile Cottin, né à Creil le 14 mars 1896, est mort le 8 octobre 1936 à Farlete, près de Huesca, en Espagne, dans l'Aragon du Nord. Il a été tué alors que le groupe international auquel il appartenait procédait à une contre-attaque qui, d'ailleurs, repoussa les fascistes.

Cottin était venu tout jeune à l'idée anarchiste. Pendant la guerre, il prit part à diverses manifestations et, en 1918, aux grèves de Lyon et de Saint-Etienne, qui avaient pris une forme de protestation antiguerrière et qui furent d'ailleurs durement réprimées à l'instigation de Clemenceau lui-même.

On lira ci-dessous les circonstances qui le conduisent à son geste.

Dès cette époque, Cottin avait sacrifié sa vie à notre idée. Il faut se rappeler cette terrible époque de la fin de la guerre et de l'immédiate après-guerre pour com-

prendre comment cet être tout de bonté, de sensibilité, avait pu être amené à ce geste d'abattre celui qui, pour le monde ouvrier, représentait vraiment la réaction sociale et politique la plus sombre.

Maintenant Cottin est mort. Il repose quelque part dans la terre espagnole, avec d'autres vaillants, comme lui venus de tous les coins du monde et comme lui tombés pour la défense de cette révolution espagnole qui matérialise toute notre espérance d'un monde enfin juste et libre.

A son frère, Henri Cottin ; à sa vieille maman qui a tant souffert de ses souffrances, nous adressons notre salut fraternel.

Notre Cottin est mort. Mais dans nos coeurs, sa mémoire vivra toujours. Vive Cottin !

L'Union Anarchiste.

et les spartakistes, estimant que les peuples ont le droit de disposer d'eux-mêmes.

J'accuse tous les gouvernements autoritaires qui ont participé directement à cette guerre et qui sont responsables de la perte de douze millions d'hommes et de plusieurs centaines de milliards.

Les anarchistes salueront le régime autoritaire parce qu'il est le seul coupable de la douleur universelle. Ils uniront leurs efforts pour instaurer un devoir social.

Je termine par ces mots : « L'union des travailleurs fera la paix du monde ! »

La maman de Cottin vient à la barre présenter la défense de son fils, dans une courte déclaration, émouvante dans sa brièveté.

« Je viens défendre mon fils, dit-elle. Je viens dire que c'est pour avoir vu trop de morts... Il pleurait en voyant passer les veuves et les orphelins. Et la pauvre femme, en sanglotant, explique la sensibilité, la douleur de son enfant... Elle laisse les juges indifférents. Leur détermination était prise d'avance. Il fallait un verdict de mort.

A l'unanimité, le conseil de guerre revint avec l'ordre qu'on lui avait donné. Cottin était condamné à la peine capitale.

Huit jours après le verdict de mort contre Cottin, la cour d'assises de la Seine acquitait Raoul Villain qui, lui, n'avait pas raté Jaurès.

L'instruction durait depuis le 31 juillet 1914...

**

Après la condamnation

Mais la sentence du troisième conseil de guerre, si elle fut bien accueillie de toute la classe bourgeoise, souleva cependant une émotion considérable dans le prolétariat français.

Cependant que Cottin était promis au peloton d'exécution pour avoir assassiné Clemenceau, Villain sortait tranquillement de



Cottin, en 1918

pleins de douceur et de rêves généreux me retenir sur place. Nous nous regardâmes quelques instants, silencieux et sympathiques. Sans nous décider à nous parler. Ce que voyant, le camarade Frémont s'approcha de nous et nous présenta l'un à l'autre. A la bonne heure ! Nous nous serrâmes énergiquement les mains : nous nous comprenions...

Une vingtaine de jours après, me trouvant à la gare de France de Barcelone, je m'entends appeler. Je me retourne. Cottin accourt vers moi les bras ouverts. Il était transfiguré, tant l'enthousiasme et l'odeur de la bataille remuaient son âme de lutteur. Enfin ! il pouvait à nouveau s'offrir à l'Idéal. Nous échangeâmes nos impressions sur la situation et sur le triomphe des idées qui avaient toujours fait battre nos cœurs frères. Il était impatient de monter au front rejoindre le Groupe International de la colonne Durruti où il avait des amis chers.

Quand nous nous quittâmes mon cœur était opprimé...

**

Dans le premier engagement sérieux auquel il a pris part avec tout son courage et son mépris de la mort il pouvait enfin réaliser le plus beau rêve de sa vie : la donner pour l'Anarchie. Sa grande passion.

Bon et grand camarade, nous ne pleurerons pas sur ton cadavre. Nous savons que tu ne le permettras pas. Nous saurons suivre ton exemple. Nous lutterons implacablement jusqu'à la mort, comme tu as su le faire, pour le triomphe final de notre grand et généreux Idéal de rédemption humaine. C'est ainsi que nous te vengerons.

Cottin, salut !

Barcelone, 16 octobre 1936.

la Santé. Non coupable, avaient dit les jurés, d'avoir tué Jaurès.

Immédiatement, un vaste mouvement protestataire s'organisa.

Le Tigre, qui naguère avait fait de si belles déclamations contre la peine de mort, fut contraint de demander la grâce de Cottin.

Mais alors qu'il eût pu avoir l'occasion d'un geste généreux en graciant purement et simplement Cottin, le vieux sadique fixa lui-même, dans une lettre adressée le 8 avril 1919 à Poincaré, à dix années de réclusion le prix de la blessure insignifiante qu'avait subie son médiastin.

Cottin fut transféré à la maison centrale de Melun, d'où il ne devait sortir que cinq ans plus tard, le 21 août 1924.

Entre temps de nombreuses campagnes avaient été menées par le *Libertaire* et par la presse de gauche pour obtenir sa libération. En vain. Clemenceau s'opposa toujours à la moindre réduction de peine, et même au transfert de Cottin au régime politique. Cottin resta en maison centrale et connut à maintes reprises le « mitard », les violences, brutalités morales et physiques qu'ont été le régime ordinaire des prisons françaises.

Il fallut la loi d'amnistie de 1924 pour libérer Cottin.

Mais cependant la vindicte de classe continua à le poursuivre.

Il avait été gratifié, en outre des dix années de réclusion, de vingt ans d'interdiction de séjour, qui furent maintenus après sa libération.

Cottin, libre, était de la sorte soumis à la dictature policière la plus tyrannique. Constatant de résider à Compiègne, où il trouvait difficilement à exercer son métier d'ébéniste, Cottin ne pouvait quitter le lieu de sa résidence sans risquer les poursuites judiciaires et la prison.

Ou la prison ou crever de faim dans un petit trou de province : voilà l'alternative qu'il avait mis la mansuétude de nos gouvernements.

A plusieurs reprises, Cottin avait d'ailleurs été arrêté et condamné pour infraction à l'interdiction de séjour. Et au mois de février dernier, alors qu'il travaillait régulièrement à Clichy de son métier d'ébéniste, il avait été arrêté à nouveau et condamné à trois mois de prison.

La révolution espagnole apparut ainsi à Cottin comme la délivrance. Dès les premiers jours il est parti... De même que le 19 février 1936, il avait courageusement, par avance, accepté le destin le plus tragique. Il est mort le 8 octobre 1936. Entre ces deux dates s'inscrit toute sa vie d'anarchiste, de révolutionnaire, de héros du peuple.

LOUIS ANDER

Le procès

Mais Clemenceau n'a reçu qu'une bles-
sure bénigne. La balle de Cottin l'a atteint
au médiastin. Il la gardera, cette balle, jusqu'à sa mort, plus de dix ans après.

Le 27 février, huit jours seulement après l'attentat, Clemenceau peut reprendre sa place à la Conférence de la Paix et poursuivre l'œuvre néfaste dont nous payons aujourd'hui, par la menace d'une nouvelle catastrophe, la malfaiseance.

Cottin, lui, après avoir été copieusement lynché par la foule immonde de ce quartier peuplé de bourgeois et de larbins de plume et de plumeau de toutes espèces qu'est le XVI^e arrondissement, est transféré à la prison de la Santé.

Son procès est mené à une allure vertigineuse. C'est Bouchardon qui l'instruit. Des rafles, des perquisitions sont opérées dans tous nos milieux, chez les militants. Jules Content, qui rédigeait à cette époque le *Libertaire*, est arrêté à propos d'un tract « au peuple français » contre l'intervention en Russie. On veut à toute force établir une corrélation entre ces deux faits. Par tous les moyens, la police clemenciste essaie de transformer l'acte individuel de Cottin en complot collectif et se livre ainsi aux suppositions les plus grotesques. On recherche pendant quinze jours un mystérieux jeune homme blond répondant au nom slave de Mikhal, et qui est sûrement l'instigateur de l'affaire. Force est cependant bien de reconnaître à la fin son inexistence.

Enfin, en trois semaines, l'instruction est terminée. Cottin est prêt à être livré à ses « juges ».

Le 14 mars, soit vingt-trois jours après son geste, il comparaît devant le troisième conseil de guerre — ce même troisième conseil de guerre qui, deux ans après l'acte de Cottin, a condamné Guillebaud à mort.

Son interrogatoire lui permet d'expliquer les mobiles de son geste. Et d'accuser il se transforme en accusateur. Il fait le procès de Clemenceau. Il rappelle Villeneuve-Saint-Georges, Narbonne, Raon-l'Etape. Il rappelle la répression brutale des grèves de 1918, à Paris, à Saint-Etienne, le mécontentement des ouvriers qui criaient : « A bas Clemenceau », la haine des soldats du front, les conseils de guerre, tout ce passé enfin, chargé de sang et de violence.

C'est le sinistre Mornet qui est chargé de prononcer le réquisitoire.

On ne sait trop aujourd'hui, quand on relit le réquisitoire, ce qui l'emporte de l'imbecillité ou de la haine.

C'est l'époque où l'impérialisme français apparaît comme le plus sûr rempart du capitalisme international. Clemenceau organise l'intervention en Russie, après avoir fait écraser les spartakistes en Allemagne. Une escadre est envoyée dans la mer Noire.

Aussi il ne faut pas s'étonner que Mornet essaie de transformer l'acte de Cottin en complot international.

« L'anarchie de Cottin, comme l'anarchie de beaucoup d'autres individus de son genre, est une anarchie toute particulière et qui me paraît présenter un singulier caractère de solidarité avec l'anarchie qui se développe dans les pays ennemis. » Mornet fait ainsi allusion à la jeune Russie soviétique — qu'à cette époque les anarchistes, avec quelques rares syndicalistes, sont à peu près les seuls à défendre, rappelons-le en passant — et à la révolution allemande. La République bavaroise des conseils d'ouvriers et soldats a été noyée dans le sang et Kurt Eisner est assassiné à Munich le 21 février 1919, par des nationalistes allemands. Mornet est encore amené à justifier l'interventionnisme en présentant l'acte de Cottin comme une profession « contre le pays qui se défend et qui, après s'être défendu contre l'ennemi, se défend contre le mal qui se développe chez l'ennemi ».

« En voulant tuer Clemenceau, c'est la France elle-même qu'il a voulu atteindre —

(1) A cette époque (mars 1919), quoiqu'ils fissent déjà de sérieuses réserves sur l'orientation de la Révolution russe, les anarchistes étaient ceux, rares alors, qui défendaient les Soviets.

CONTRE LA GUERRE UNANIMES ? JAMAIS !

Certes, il ne faut pas attacher une importance excessive aux discours, et celui qu'a prononcé à Strasbourg le Président de la République ne doit point être pris au tragique. Cependant, si l'on pense que toutes les manifestations oratoires du chef de l'Etat doivent être préalablement approuvées par les ministres responsables, on ne manquera pas d'être frappé par le ton de la harangue. Laissons, s'il vous plaît, les solennelles déclamations sur l'amour de la patrie et la nécessité de se soumettre à l'autorité. Ne considérons que le contenu positif du discours. Nous y trouverons essentiellement un appel à l'union sacrée. Cette union sacrée, M. Lebrun ne doute pas qu'elle se réalise au jour du danger. Certes, dit-il, si un danger se profilait demain à l'horizon, la France se retrouverait unanime, comme à toutes les heures de son histoire. Ce qui signifie, en termes plus simples, que les Français accepteraient de repartir demain, si la patrie les appelaient pour une nouvelle guerre du Droit et de la Civilisation.

Nous disons que de tels propos, dans le moment présent, sont singulièrement inquiétants. Nous voulons bien croire que le Gouvernement de Front populaire désire fermement le maintien de la paix, et cependant tout se passe comme si on voulait créer un climat rendant la guerre possible. Le voile bien réalisé, ce Front français préconisé par le Parti communiste, et j'imagine que l'*"Humanité"* apportera ses félicitations au Président de la République. Mais, encore une fois, nous avons le droit de nous montrer inquiets. Nous demandons si, sous la pression de plus en plus forte des événements, le Gouvernement Blum ne va pas céder complètement à la terrible tentation impérialiste, oubliant tous les engagements tacites qu'il a contractés vis-à-vis de la classe ouvrière.

Nous savons quelle dure partie il joue et, faute d'avoir eu le courage d'innover conformément aux intérêts internationaux des travailleurs qui n'ont pas de patrie, dans quelle impasse il se trouve actuellement. Nous savons que les communistes, qui poussent aujourd'hui ouvertement à la guerre contre l'Allemagne et dont les récentes manifestations en Alsace et en Lorraine n'avaient d'autre but que d'aggraver le différend entre les impérialismes français et allemand, ne lui rendent pas la tâche facile. Est-ce une raison pour ouvrir toutes grandes les écluses du chauvinisme, autoriser des discours tendancieux du chef de l'Etat et, après avoir consacré plus de quatre milliards à des dépenses militaires extraordinaires, donner au pays l'impression que la folie de 1914 peut recommencer, va recommencer ? Et que, dès lors, les mêmes mensonges sur l'union nationale peuvent resservir ?

Sans doute nous dit-on que, dans le même temps, le Gouvernement français tente un rapprochement avec Hitler. Celui-ci aurait proposé un arrangement renouvelé du pacte à quatre de Mussolini et par lequel l'Allemagne garantirait à la France ses frontières de l'est. On ajoute que, devant la faillite avouée de la S.D.N. et l'abandon du système collectif de sécurité, le Gouvernement français consentirait, quoique à regret, à enfermer dans une telle combinaison.

Est-il besoin de dire que nous n'approuvons pas cette éventuelle manœuvre diplomatique. Pas plus que nous n'avons consenti à appuyer une politique de soutien de l'impérialisme russe

qui a trouvé son expression dans le Pacte franco-soviétique, nous n'appuierions une politique de soutien de l'impérialisme allemand. Nous persistons à penser que rien de bon ne peut sortir de ces combinaisons savantes, qui nous ramènent au bon vieux temps des alliances et de l'équilibre des forces. Equilibre instable, comme chacun sait.

Nous affirmons qu'en dehors de ces calculs il existe une solution prolétarienne des conflits qui divisent le Monde et qu'il faut dire non résolument à la guerre impérialiste. L'accepter comme une hypothèse, redoutable, certes, mais possible, c'est déjà la faire dans son cœur.

LASHORTES.

Une tournée de propagande avec projections

De nombreux groupes ont déjà répondu à notre appel. La tournée s'organise rapidement : nous donnerons les détails dans notre prochain numéro. Elle sera faite par nos camarades Ridel et Carpenter.

Le succès de cette tournée est certain. Le bénéfice sera consacré à l'œuvre du centre de ravitaillement des milices antifascistes d'Espagne.

Que tous les groupes susceptibles d'organiser ces conférences écrivent au plus tôt à l'Union Anarchiste.

Regardez cette trogne barbue de patriarche alcoolique. C'est celle du général San Miguel Cabanellas, grand commandeur du Crime, chevalier de l'ordre du Sang Versé, huit dignitaire de l'Assassinat.

C'est à Saragosse que Cabanellas a consommé tous ces titres.

La vieille citadelle de l'anarcho-syndicalisme, celle qui connaît la grève héroïque des trente-six jours en 1933, est tombée au pouvoir de ses bandes de « requêtes », de phalangistes, par l'inertie et la lâcheté des gouvernements de la République.

Aussitôt, Cabanellas a fait régner la terreur la plus atroce. Les militants syndicalistes et même des simples adhérents ont été pourchassés, abattus, détenus le carnet de la C.N.T. étant leur charge suffisante pour mériter la mort.

Les compagnes des militants étaient joieuses, leur chevelure rasée, quand elles n'étaient pas simplement exécutées comme la compagnie de notre camarade Miguel Chueca, un des militants de la régionale d'Aragon et rédacteur du journal de la C.N.T. Cultur y Acción.

On chiffre de sorte à plus de deux mille les ouvriers qui ont été exécutés par les horde de Cabanellas.

Des scènes d'horreur à peine cro�ables ont été accomplies, comme cet enfant abattu en pleine rue pour avoir ramassé un journal antifasciste lancé par avion !

De tout cela Cabanellas est responsable. Comme il est responsable encore de l'exécution récente d'un savant de renommée mondiale : le professeur Luis Perez Serrano.

Et cependant, ce digne émule de Franco n'a pas toujours été fasciste...

En 1925, il complotait contre Primo de Rivera. Alors Cabanellas était le F. Cabanellas. Républicain — mais oui ! — et franc-maçon, il présidait, nous apprend la Revue de Paris, l'Union fraternelle militaire, association maçonne à laquelle adhéraient entre autres les FF. Sanjurjo, Goded, Queipo de Llano, Lopez Ochoa et Mola lui-même !

Tout ce « joli monde » conspirait contre la monarchie, non comme bien l'on pense par conviction républicaine.

Maintenant Cabanellas n'est plus franc-maçon. Du moins on veut le croire. Il preside aux guignoleries de la procession de la Vierge del Pilar, dans les rues de Saragosse.

Au point de vue militaire, c'est un incapable intégral. Chef de la garnison la plus forte d'Espagne — il y avait, dit-on, onze régiments à Saragosse — il a partout été échecé par les militaires.

Il est juste de dire que l'armée n'est pas « sûre » et que l'expérience a prouvé qu'elle ne marchait que par la terreur comme l'ont démontré les innombrables déféctions de soldats qui passent chaque jour aux milices.

Le haut commandement espagnol, qui inspire tant d'admiration à notre presse « Francophile », est ainsi composé d'ambitieux vulgaires, sans morale, sans loyauté, véritable état-major de sciaires qui, tel Cabanellas, ne montrent de talents réels que dans la violence et le crime.

La Belgique lâche la politique d'alliance franco-soviétique

La nouvelle politique extérieure belge, définie dans le récent discours du roi Léopold III, n'a pas fini de faire du bruit en Europe.

C'est, de toute évidence, un événement important et significatif.

Alors que le « socialiste » Blum, empêtré dans la politique extérieure traditionnelle de l'impérialisme français, ne parvient pas à en finir avec la sécurité collective, l'assistance mutuelle et la paix indivisible, le roi des Belges proclame qu'il rompt avec ces bobards meurtriers et hypocrites qui n'ont jamais servi à autre chose qu'à dissimuler aux yeux des naïfs la garde que les vainqueurs de 1918 montaient autour de leur butin et les alliances qu'ils machinaient à cet effet.

La bourgeoisie belge voit venir le conflit impérialiste germano-russe. Sans aspiration à l'hégémonie européenne, assurée stratégiquement, en cas de « malheur », de l'appui français et anglais, elle n'a plus d'intérêt à rester partie dans la politique fantomatique de Genève, encore moins à risquer d'être entraînée par le système d'alliances françaises dans une guerre en Europe orientale.

Pour elle, point de « guerre des deux mythes », point de « croisade idéologique ». Elle sait ce que valent ces plaisanteries sinistres, grâce auxquelles Hitler, comme Staline, de complicité avec toutes sortes de gens de droite et de gauche, s'efforce de rallier à la querelle impérialiste classique qui les oppose, le plus grand nombre possible d'appuis.

Etant donné les liens étroits qui existent entre la politique anglaise et la Belgique, il semble bien que ce « tournant » sensationnel n'a été possible qu'en raison de la nouvelle position prise par l'*"Empire"*, à Genève, lors du discours d'Eden.

Quoique encore attaché formellement à la sécurité collective, le gouvernement de Sa Majesté se prépare en fait à la lâcher, puisqu'il envisage de plus en plus la conclusion d'un accord purement occidental.

La dénonciation par la Belgique de l'alliance française et de sa séquelle orientale n'est que la conséquence de la nouvelle position britannique.

A bas la propriété !

L'histoire, que les travailleurs ont écrite au long des siècles et qu'ils écrivent encore en sacrifiant leur liberté en subissant mille misères, d'immenses privations et en la tétignant même de leur sang ; l'histoire témoigne de la lutte constante menée par le peuple contre l'apétit et l'égoïsme des possédants, contre la propriété.

Partout l'égoïsme des propriétaires est à la base des conflits sociaux. Pour eux, le salaire minimum, la garantie d'un travail même mal rémunéré sont mesures révolutionnaires. Depuis la féodalité, le serf est devenu le proléttaire qui, n'étant protégé par aucune garantie réelle, est livré au bon plaisir du maître.

Mais la misère a des bornes et l'exploitation humaine des limites. Une concorde de faits nés des mêmes nécessités devait conduire les foules opprimées des gestes qu'elle n'avait point envisagés jusqu'alors.

A force de dire que le socialisme et le communisme voulaient l'égalité, la justice, prendre l'argent où il est, faire payer les riches, la foule entendit l'appel, elle se donna les chefs qui traduisaient ses aspirations et dont les diatribes écrits et parlées s'adressaient au Maître jamais rassasié, au Propriétaire.

Le Front Populaire fut porté ainsi au pouvoir par des foules excédées de misère et décidées à l'action, ce fut l'explosion qui eut deux répercussions simultanées : l'envoi au Parlement d'une majorité fortement étayée de larges masses ouvrières et l'occupation des usines.

Les propriétaires avaient bien travaillé ; ils avaient réveillé le lion populaire qui, fureux se dressait contre son ennemi direct, son maître, celui par qui il est vulnérable dans son salaire, dans ses moyens d'existence.

Mais entre les foules et l'élite il y a un abîme. De même qu'entre la théorie et l'action il y a le législateur. Plus de trois mois sont écoulés depuis la victoire acquise par l'action directe des grévistes. Victoire théorique que chaque jour qui passe rend plus précaire. Pour n'avoir point su exiger immédiatement les fruits de leur victoire les

ouvriers sont en train de la perdre. Les propriétaires qui connaissent la chicanerie légale que leur permet la loi mieux que nos avocats socialistes, l'ont mise de leur côté. Ils ont contesté la légalité de l'occupation des usines ; ils ont été entendus et obéis et l'opinion domine aujourd'hui, au sein du Front Populaire, qu'il convient de respecter la propriété et de ne point y porter atteinte même dans son principe.

Au fond que demandent les propriétaires ? Qu'en respecte leurs priviléges. Certes, ils peuvent avoir des préférences sur l'équipe gouvernementale et politique préférant celui-ci à celui-là, les uns aux autres. Mais avant tout ils aiment reposer, qui, sur leurs positions et aujourd'hui, ils peuvent être satisfait ; on n'occupera plus les usines et les partis gouvernementaux s'ingénieront à les rassurer. Toutefois l'on se demande pourquoi et dans quelle intention cachée les journaux du Front Populaire ont fait le silence sur la partie la plus importante du rapport de Campinché lorsqu'il dit :

« Si les conservateurs et les modérés saisissaient vraiment le drame actuel, ils abandonneraient l'idéologie de droite qui est discredited ; ils joueront la carte radicale, notre parti étant en France la seule force contre-révolutionnaire ; ils se prêteront à une orientation raisonnable vers la gauche. »

Cherchez ce passage dans *l'Humanité* et le *Populaire* du 20 octobre qui ont pourtant donné de très larges extraits de ce rapport, vous ne le trouverez pas ; par contre, vous y trouverez des appels à l'union, des exhortations à la patrie, etc., toute la phrase inopportun de l'opposition des patriotes professionnels.

Est-ce cela, travailleur, que vous avez voulu réaliser en portant au pouvoir des forces de gauche.

Que devient alors le programme du Front Populaire lorsque des assurances sont données par tous les partis qui le composent aux propriétaires ? Alors ! ils sont donc tous d'accord, puisque nulle protestation sociale ou communiste ne s'est élevée pour faire échec à cette volonté radicale de faire le jeu des forces éternellement hostiles aux travailleurs ?

**

Les régimes peuvent évoluer politiquement ; depuis que le peuple vote, rien n'a été changé ; les conquêtes ouvrières ont été obtenues par la force cohérente ouvrière, car le principe propriétaire sur lequel reposent les sociétés dites civilisées est demeuré immuable dans le temps passé et présente.

Or, les sociétés évolueront vers la justice seulement le jour où elles auront jugulé le Maître ; le Propriétaire : qu'il soit maître de forge, banquier ouvrier, commerçant énorme ou propriétaire foncier aux biens immobiliers et réparti équitablement les fruits du travail humain. Les régimes politiques peuvent changer mais l'oppression économique durera tant qu'on n'aura pas aboli les causes : les énormes profits propriétaires.

Un temps le Front Populaire avait éveillé d'immenses espoirs au sein des foules ; trois mois ont suffi aux possédants pour montrer qu'ils étaient toujours debout. Ainsi, le soporifique politique aura annihilé à nouveau le lion populaire démontant une fois de plus que le peuple fera lui-même sa révolution sur le terrain économique (exclusivement) ou restera dans la servitude.

N.

A SAINT-DENIS

Grand meeting organisé à Saint-Denis par le comité anarchosyndicaliste, le mardi 27 octobre, à 20 h. 30, salle du cinéma Pathé, rue Catulle.

Ce meeting sera suivi d'une séance cinématographique PRIVEE.

Le programme : « La Prise de Sietamo » (colonne Durruti).

Adhésion au club-ciné : 0 fr. 95 ; entrée pour le meeting : 0 fr. 95, donnant droit à assister à la projection du film.

LE COMITE.

PAIN DE SOLDAT

par Henry POULAILLE

Notre ami Henry Pouaille qui, comme chacun sait a consacré une partie de son œuvre remarquable au syndicalisme d'avant-guerre, notamment en ces deux livres : *Le Pain quotidien et les Damnés de la Terre*, tout remplis d'un intense esprit libertaire, a bien voulu réservé au Libertaire la première des bonnes feuilles de son prochain roman, *Pain de soldat*, qui paraîtra prochainement.

APPRENTIS-MORTS

C'avait été une descente vertigineuse sous des rafales d'obus, dans un terrain presque continuellement à découvert ou dominé par les observatoires des lignes ennemis. Les artilleries faisaient rage.

Le lieutenant Luchet se démenait comme un diable. Il était tour à tour en avant et retournaient sur ses pas pour encourager ses hommes. Par instant il les arrêtait pour souffler. Il faisait une chaleur pénible, on se passait le mouchoir sur la figure où la sueur ruisselait, mais elle revenait aussitôt, vous piquant les yeux. L'air était secoué de déflagrations formidables... On courrait dans la poussière et au milieu de la fumée des éclatements !

— Allez les gars... allez les gars ! C'était le lieutenant qui de la voix entraînait ses sections.

— On y sera bientôt !

Magneux plié sous son sac avait l'impression de rouler plus qu'il ne courait.

— Ah ! les vaches ! Ah ! les vaches ! soufflait-il entre ses dents.

Il crut reconnaître Craonne à la poussière amassée dans la traversée d'une montagne. Quelques pierres ça et là, dans un désert de craie pulvérise et sale.

Les gradés faisaient passer : — Cavalez... On est à découvert...

qu'on relevait.

— Allons... le 6^e Bataillon...

— Vous êtes prêts ? Alors en route.

— Ah ! les vénardins !

— Les salauds... une relève à 10 heures du matin ! On s'en rappellera ! Ça nous pèse au cul, de tous les côtés.

— Taisez-vous.

— Alors, vous voulez rester là ?

— Non, non, non... on suit... Salut les gars.

— Ça a chié dur ?

— Ah ! oui. Attaques, contre-attaques et ça dure. Entendez-les... à la corne là-bas ils se baignent à la grenade depuis tout le matin.

— Laissez-nous passer, nom de Dieu, on n'est déjà plus tant !...

</

Le Coin des Jeunes

Pour l'organisation de la jeunesse anarchiste-communiste

Lorsqu'il y a quelques années, nous avons constitué, à Paris un groupe de J. A. C. nous nous trouvions, aux réunions, une dizaine de camarades avec beaucoup plus de bonne volonté que de moyens d'action.

Nous avons cependant lutté de toutes nos forces.

Les événements ont passé confirmant toujours la conception anti-étatiste du socialisme.

Dans tout le pays, l'Union anarchiste a vu les prolétaires déçus par l'inaction ou la trahison de leurs chefs de parti venir grossir ses rangs. Les groupes se sont grossis d'adhésions quotidiennes et il n'est pas exagéré de dire que la majorité du prolétariat français, placée devant l'exemple espagnol, considère l'U. A. comme le grand parti révolutionnaire de demain.

La J. A. C. a vu, elle aussi, son rayonnement sur les masses travailleuses s'intensifier rapidement. Elle aussi a recruté. Placé devant de nouvelles circonstances, il nous faut examiner sérieusement l'organisation J. A. C. sur le plan national.

De tous les coins de province, des lettres nous parviennent. Des groupes se forment. Ceux qui sont constitués se développent à la cadence accélérée.

Dans certaines localités des sections dissidentes des partis ouvriers ont donné leur adhésion à la Fédération nationale des Jeunesse-anarchistes-communistes.

Beaucoup de camarades, en nous écrivant, demandent les conditions d'adhésion. C'est pourquoi nous avons décidé de donner, dans ce numéro, les éclaircissements nécessaires sur la structure de notre organisation.

Détermine par sa conception doctrinale, le fonctionnement de la J. A. C. est entièrement basé sur la fédéralisme et la démocratie ouvrière.

Toutes les directives partent de la base, des groupes, des militants, qui déterminent eux-mêmes, en assemblées et en congrès la ligne politique de l'organisation.

Le principe de la démocratie ouvrière, si peu en vigueur dans les partis marxistes, est à la base de la doctrine anarchiste et doit jouer pleinement dans notre organisation.

Aucune position, aucune décision n'est prise sans que toutes les thèses émises aient été étudiées par l'ensemble des camarades.

Les groupes locaux se fédèrent dans une Union régionale adhérente à la Fédération nationale des Jeunesse anarchistes-communistes.

Il n'existe ni carte, ni insigne de la J. A. C.

Adhérente au même titre qu'une fédération locale ou une fédération étrangère à l'Union anarchiste, la fédération des J.A.C.

délivre à ses membres la carte et l'insigne de l'organisation centrale (U. A.).

Au même titre également, que les groupes de l'organisation adulte, les groupes J. A. C. versent à l'U. A. la cotisation de 1 franc par mois et par adhésion décidée au dernier congrès de l'U. A.

La même cotisation est versée par les groupes J. A. C. à la fédération des jeunes pour la propagande générale.

Le groupe détermine lui-même en assemblée générale la cotisation de ses membres.

Un congrès de la fédération J. A. C. se tiendra bientôt qui aura à réviser ou à sanctionner ces points.

La propagande sur le plan national, régional et local y sera étudiée sérieusement. Nous en reparlerons.

Pour le succès de ce congrès où tous les groupes apporteront leur point de vue, pour le triomphe du socialisme anti-étatiste, pour la Révolution prolétarienne, faisons de la J. A. C. une organisation puissante.

Jeunes travailleurs, la J. A. C. est votre organisation de classe, faites votre adhésion, formez des groupes J. A. C. Mettez-vous en relations avec le secrétariat qui vous aidera dans votre propagande.

Amenons à la lutte de classe, nos jeunes camarades ouvriers qu'on veut entraîner à la guerre et au fascisme. Amenons la jeunesse ouvrière à la seule lutte qu'elle ait à mener : la lutte anti-capitaliste.

Vive la J. A. C.

Le secrétaire : Ringeaus.

J. A. C.

XI^e et XII^e. — Le groupe J. A. C. se réunit tous les vendredis, à 20 h. 30, 79, faubourg Saint-Antoine.

XV^e. — Réunion du groupe J. A. C. tous les mercredis, salle Laguenne, 73, rue Mademoiselle.

XXX^e. — Réunion de la Jeunesse anarchiste tous les jeudis à 9 heures précises, 189, rue de Crimée. Réunion du groupe adulte à 9 heures, même adresse.

XX^e. — Réunion du groupe J. A. C. tous les vendredis au « Libertaire », 29, rue Piat. Attention au changement d'adresse dans le prochain communiqué.

Groupe d'Etudiants Libéraires (G. E. L.). — Le G. E. L. groupe d'Etudiants et de Lycéens de la J. A. C. est constitué. Les réunions auront habituellement lieu au local de « Que faire », 11, rue du Petit-Pont, tous les vendredis, à 21 heures.

Colombes. — Le groupe J. A. C. se réunira cette semaine avec le groupe U. A.

Courbevoie. — Les camarades désireux de former un groupe J. A. C. sont priés de se mettre en rapport avec Daurat au « Libertaire ».

Banlieue Sud. — Réunion tous les mercredis à 21 heures au « Petit Buffalo » à la Porte d'Orléans.

Pré Saint-Gervais. — Un groupe est en formation. Adresser les demandes de renseignements et les adhésions au camarade Funk Marcel, 2, place Séverine, Pré Saint-Gervais.

Voir clair pour aider nos frères d'Espagne

La révolution espagnole et l'impérialisme

(Suite de la première page)

Inutile également de rappeler que ces deux sortes de rapports, avec les contradictions innombrables qu'ils impliquent et les manœuvres de toute sorte qu'ils engendrent, se mêlent inextricablement dans la réalité vivante, et que nous ne les dissocions que pour la commodité de notre exposé.

Nous n'ignorons pas, certes, ce qu'une telle méthode peut comporter d'arbitraire, mais traiter de la sorte le problème poignant posé par les événements d'Espagne à la conscience révolutionnaire présente en tout cas un énorme avantage : celui de se placer dans la réalité en faisant justice dès l'abord, du mensonge capital dont le national-communisme de Staline et le fascisme d'Hitler et de Mussolini empoisonnent — de concert avec les socialistes-patriotes des démocraties impérialistes — la lutte de classe en Europe.

Tremplé du sang de dix millions d'hommes, le mythe inexpiable de la dénonciation duquel Lénine tira l'essentiel de son action entre 1914 et 1918, étouffe ou égare à nouveau la lutte des exploités d'Europe contre leurs exploiteurs, induit les révolutionnaires espagnols à des illusions funestes et paralyse l'aide prolétarienne à la révolution espagnole.

C'est celui qui, ressuscité il y a deux ans, à Genève, par Litvinov et Barthou, consiste à ramener en toute occasion la lutte de classe et les antagonismes impérialistes à un soi-disant conflit entre Etats dits démocratiques et Etats dits autoritaires, parés de toutes les vertus et stigmatisés de tous les vices ; et qui, en ce qui concerne la tragédie ibérique, présente la tyrannie dite soviétique et les démocraties impérialistes comme susceptibles d'apporter aux combattants espagnols (en lutte pour l'expropriation des expropriés) une aide « légale » et fraternelle qui soit une garantie de paix en Europe.

A bord maintenant le fond du problème, nous allons voir en effet, qu'en faisant rentrer les événements d'Espagne dans la fiction bourgeoisie dont Staline et... Hitler s'efforcent de couvrir le conflit impérialiste classique qui les oppose, qu'en déduisant de cette fiction renouvelée de 1914 une prétendue technique d'entraide à la révolution ou à la contre-révolution espagnole staliniens et... hitlériens, comme les socialistes, les syndicalistes et... les réactionnaires qui les suivent, châtent à qui mieux mieux l'aide prolétarienne à la révolution espagnole et ne tendent qu'à détournir cette révolution de ses fins sociales en la précaptant — elle et tous les exploités d'Europe — dans une guerre impérialiste généralisée.

On pouvait récemment lire dans *Le Peuple* un article de Stoltz qui disait notamment :

Une question d'immense importance se pose : qui aidera l'Espagne dans sa restauration ? Les pays de démocratie : France, Grande-Bretagne, Belgique, Pays-Bas, etc.

qui lui fournissent les rails permettant l'extension de son réseau ferroviaire, les charrières et les moteurs servant à la modernisation de son agriculture, ou bien, si Franco triomphé, l'Italie fasciste et l'Allemagne hitlérienne ?

L'Espagne offre à l'Europe la perspective d'un nouveau marché.

Si nous voulons, nous les pays démocratiques, avec notre industrie et notre prolétariat, participer à cette restauration, si nous voulons nous assurer un vaste marché nouveau, si nous voulons jouir de la gratitude d'un peuple en lutte pour sa renaissance, il est temps, grandement temps, de nous porter à ses côtés, d'examiner sans autre retard les preuves qui ont été apportées de la cynique violation de la non-intervention et d'en tirer courageusement toutes les conséquences.

Si nous citons aussi longuement ce texte qu'il peut nous signer, tel quel, le Comité des Forges, ou (en n'y modifiant que les noms de pays et le mot « démocratiques ») n'importe quel journaliste hitlérien et mussolinien, si nous citons cette profession de foi impérialiste qui un syndicaliste révolutionnaire ne peut lire sans honte dans le quotidien de la C.G.T., c'est parce qu'elle déchire le voile idéologique sous lequel se débat et, peut-être, agonise la révolution espagnole et à l'abri duquel l'impérialisme machine un nouveau massacre.

Une réalité crue tombe ainsi sous les yeux du révolutionnaire angloisé et, de proche en proche, s'éclaire jusqu'à ce qu'un tableau hideux sorte de l'ombre.

Dans une Europe où la dégénérescence bureaucratique et policière de l'Etat russe ainsi que les triomphes fascistes avaient mis la révolution en sommeil, la guerre sociale d'Espagne apparut dès l'abord comme un phénomène profondément hétérogène.

Cette manifestation aiguë, mais strictement limitée dans l'espace, de la lutte de classe, se présentait en soi aux impérialismes européens — qu'ils fussent démocratiques ou autoritaires — d'identique manière, comme le bouleversement d'un marché extérieur relativement peu industrialisé, affectant immédiatement les intérêts et les positions impérialistes que la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et la Russie (sans parler des Etats-Unis ni des puissances secondaires) avaient à sauvegarder ou à conquérir en Espagne.

De la complexité et de la disproportion de ces intérêts et de ces positions naissaient ainsi, dans le comportement de ces Etats vis à vis de la guerre sociale espagnole, un premier cycle de contradictions que nous allons nous efforcer de tirer au clair.

Pour le capitalisme impérialiste privé ou d'Etat un marché c'est, d'abord et essentiellement, un champ d'expansion économique et financière : des débouchés commerciaux et un réservoir de richesses naturelles, enfin un champ d'investissement rémunérant pour des capitaux.

Lyon. — Tous les jeunes désirant voir se monter une « Tribune rhôdanienne des jeunes anarchistes » sont priés de se mettre en rapport avec Maurice Cesbron, qui tente de la mettre au point. Ecrire à Maurice Cesbron, chez M. Perron, 19, rue de la Poste, Villeurbanne (Rhône).

Toulon. — Jeunesse Libre. — Le groupe se réunit tous les samedis à 20 h. 30, au siège, 14, rue Nicolas-Laugier (2^e étage). Causeries éducatives. Permanence tous les dimanches, de 10 à 12 heures, on y trouve notre journal « Le Libertaire » et notre presse. Une bibliothèque est à la disposition de tous les camarades et des sympathisants.

Les camarades des groupes J. A. C. de Paris et de banlieue sont priés d'envoyer leurs communiqués à Ringeaus, au « Libertaire ».

Matériel de propagande à la disposition des groupes :

Programme d'action de la J. A. C., le cent : 35 francs.

Papillons antimilitaristes, le cent : 2 fr. 50. Insigne défense des Camarades Espagnols : « Soldats jamais, militaires, oui », le cent : 25 francs.

Tracts : A bas les deux ans et Révolution d'abord, gratuitement, à la disposition de tous les camarades.

Notre affiche : A bas la légalité bourgeoise est à la disposition des groupes.

Le pôle : 6 fr. 40. Les dix : 3 50 ; le cent : 25 francs.

Adresser les commandes à Ringeaus, au « Libertaire ».

Ivy. — Les camarades désireux de former un groupe, sont priés de se mettre en rapport avec Rival, au « Libertaire ».

Etudiants Libéraires G. E. L. — Ce soir, vendredi, pas de réunion, tous à la réunion du Vél' d'Hiv'. Vendredi prochain, réunion avec conférence du camarade L. Daurat. Un communiqué passera dans le « Lib ».

Le programme d'action de la Jeunesse anarchiste-communiste est à la disposition des groupes et de tous les camarades.

Prix : 0 fr. 50. Pour les groupes : 0 fr. 35.

UNION DES JEUNESSES PACIFISTES DE FRANCE

Houilles. — Le mercredi 28 octobre 1936, à 21 heures, à la salle municipale de Houilles, rue des Ecoles, les camarades :

Ch. LAISANT, M. LAISANT, et MONY traiteront le sujet « L'ARMEE EST-ELLE OU NON UNE PROTECTION NATIONALE ? »

MEETING DU VEL' D'HIV'

Appel à tous les Jeunes pour le service d'ordre. Responsable : Coudry. Vente du Libertaire et des brochures, responsable : Daurat.

Rendez-vous à 7 h. 30, entrée de la rue Nélaton.

Pendant toute la durée du meeting, un camarade responsable de la J.A.C. se tiendra à la librairie. Entrée Nélaton.

Mais un marché, pour l'impérialisme, c'est encore autre chose.

Dans sa lutte pour la conquête et la défense des marchés extérieurs et nationaux l'impérialisme développe à l'extrême le militarisme et tout marché présenté ainsi pour lui — directement s'il s'agit de marchés nationaux et coloniaux, indirectement s'il s'agit de marchés exploités au premier degré par des Etats soi-disant souverains — un intérêt militaire plus ou moins important, qui prime même parfois le facteur économique et financier.

Economique, financier, militaire, l'expansion impérialiste achève de se caractériser par un aspect politique, réaliste (influence exercée sur l'Etat soi-disant souverain auquel est assujetti le marché) ou professionnel (influence exercée sur les diverses couches de l'opinion), souvent secondaire, mais propre en certains cas à jouer un rôle important.

Si nous examinons à l'aide de ces notions les réactions immédiates des principaux impérialismes européens vis à vis de la révolution espagnole, nous remarquons que, au point de vue économique et financier, aucun d'entre eux n'avait intérêt à favoriser une révolution qui, malgré les apparences juridiques (un gouvernement démocratique « légitime » en lutte contre une révolution militaire) tendait d'emblée bien au-delà de la démocratie bourgeoise et menaçait leurs intérêts acquis ou à acquérir en Espagne.

Pour l'Allemagne et l'Italie fascistes cela allait de soi. Pour l'Angleterre et la France démocratiques, les choses, quoique renversantes finalement au même, étaient plus compliquées.

Jouissant sur le marché espagnol de positions économiques et financières beaucoup plus importantes que les positions allemandes et italiennes, les impérialismes anglais et français eurent eu, en effet, intérêt à épouser la cause du gouvernement de Madrid qui leur en assurait la conservation et leur garantissait leur prépondérance dans l'exploitation ultérieure de l'Espagne. Mais l'emprise fatale du prolétariat révolutionnaire espagnol sur ce Gouvernement « démocratique », contraint à la lutte armée, les détourna et les incita à penser, tout comme Hitler et Mussolini, que le général Franco avait du bon.

Au point de vue militaire, par contre,

les réactions impérialistes vis à vis de la guerre sociale espagnole divergeaient absolument.

Alors que, à ce point de vue, la France et l'Angleterre avaient tout intérêt

à la défaite des généraux qui eût éloigné

toute menace de la frontière pyrénéenne et laissé intacte l'indispensable proximité

anglo-française en Méditerranée occidentale (route des Indes et du Cap, Afrique du Nord), l'Allemagne et l'Italie avaient tout à attendre d'une victoire rebelle qui leur

eut permis de battre en brèche ces positions stratégiques d'intérêt général.

(à suivre) JEAN BERNIER.

Pourquoi nous sommes anarchistes

Les anarchistes dans l'action ouvrière

Les révolutionnaires n'ont pas à démanteler la forteresse du capital. Socialistes bourgeois et démocrates peuvent avoir intérêt à occuper les sommets, le prolétariat ne peut que niveler le monde à la base. La conquête du pouvoir politique ne précède pas la révolution

VOIX DE PROVINCE

ALGER

Appel aux lecteurs anarchistes ou sympathisants du « Libertaire » en Afrique du Nord

Le moment est propice actuellement de faire la propagande nécessaire à la diffusion de notre idée anarchiste. Et, cependant rien ne bouge; les camarades anarchistes de l'Afrique du Nord dorment.

Cependant, il y a un travail considérable à accomplir dans ce pays où le fascisme tente de s'implanter. Nous devons prendre nos responsabilités dans la partie qui va se jouer ces jours prochains. Ne restez pas inactifs, rendez aux groupes, employez-vous à diffuser nos journaux, faites reparaitre *Le Flambeau*, organe mensuel anarchiste de l'Afrique du Nord.

A l'heure où nos camarades anarchistes espagnols de la C.N.T. et de la F.A.I. luttent avec acharnement pour la réalisation proche de nos doctrines il faut, nous aussi être à la hauteur de la tâche qui nous attend, demain.

A l'heure où les fascistes défient le Front Populaire, s'organisent, s'arment, provoquent, préparent l'assassinat des nôtres, il est dangereux, même criminel de rester isolés, enfermés dans notre tour d'ivoire.

L'heure n'est plus aux discussions théoriques, métaphysiques. L'heure est à l'action. Nous devons lutter pour le triomphe de nos idées.

HARO.

SAINT-ETIENNE

Comité Anarcho-Syndicaliste

Hardi les gars, ça démarre !

Formé fin juillet, le comité composé au début de quelques copains, a donné, samedi 17 courant, le compte rendu de son activité. Près de 60 camarades étaient présents.

Près de 16.000 francs, récupérés par liste de souscription ou versements hebdomadaires de 10 francs que se sont imposés volontairement les camarades.

10.000 francs ont été utilisés au profit exclusif des milices antifascistes d'Espagne.

LYON

Huit meetings dans la région, par notre ami Paul Lapeyre et un camarade Espagnol, une soirée artistique, des tracts distribués, des journaux et des brochures vendus en quantité, voilà notre action.

Pour faire mieux encore nous demandons à tous les camarades et sympathisants de nous donner la main et tous ensemble nous œuvrons à la défense de la révolution espagnole en préparant également la notre.

Projets : Préparation d'une autre tournée de meetings, création d'un groupe artistique, recherche d'un local, etc.

Nous rappelons aux camarades qu'une permanence pour réception des effets et produits pharmaceutiques destinés à nos copains d'Espagne, fonctionne tous les soirs, Salle de la Bourse du travail, de 18 h. 30 à 19 h. 30.

SAINT-HENRI

Grand meeting
en faveur de la Révolution espagnole

C'est devant une salle comble que s'est déroulé le grand meeting organisé par le groupe anarchiste de Saint-Henri (U.A.) et les jeunesse syndicalistes révolutionnaires (C.G.T.S.R.) pour apporter une solidarité totale au vaillant peuple espagnol.

La séance est ouverte sous la présidence de toutes les victimes tombées pour la liberté. Le camarade Couissinier du groupe anarchiste apporte son salut fraternel et solidaire ainsi que celui des organisations représentées à nos amis de la C.N.T.-F.A.I., il retrace l'action du groupe anarchiste, et dénonce les mensongères informations de toute une presse pourrie, sur l'héroïque lutte soutenue par les anarchistes en Espagne.

Ensuite, notre ami Lapeyre, retrace la foi ardente du peuple travailleur luttant pour la révolution sociale, il démontre que le courage, la foi, ne suffisent plus à ce jour en présence du ravitaillage actif et continu assuré aux armées mercenaires par le fascisme international, et Lapeyre s'élève en demandant que cesse immédiatement de toute sorte le vaillant peuple espagnol. Il termine son exposé par un appel vibrant au peuple français pour apporter une solidarité morale et matérielle.

Antona, délégué de la C.N.T. et de la F.A.I., apporte à l'auditoire vibrant et attentif le fraternel salut des lutteurs pour la liberté et le bien-être intégral des peuples, puis expose la situation, telle qu'elle se déroule dans son pays, indique qu'au nom de la C.N.T. de la F.A.I. et du peuple d'Espagne, il ne vient pas ici implorer du gouvernement de Front Populaire son intervention dans la lutte engagée, mais dire toute la vérité et rien que la vérité, prévenir le peuple de France du danger qui me-

nace le monde du travail si l'immonde fascisme arrive à ses fins, et demande que la solidarité totale s'affirme dans une seule union de tous les travailleurs.

Avant la levée de séance, l'ordre du jour par une vibrante acclamation a été approuvé.

Comité Anarcho-Syndicaliste
pour la défense de l'Espagne

Le Comité organise, dans la région, une journée de propagande, avec le concours d'oreilleurs locaux et espagnols. Les camarades des villes ci-dessous, susceptibles d'organiser des meetings dans leur localité sont priés de se mettre tout de suite en rapport avec le Comité, boîte 56, Bourse du Travail, Lyon.

Grenoble, Romans, Villefranche-sur-Saône, Mâcon, Bourg, Saint-Rambert-en-Bugey, Tenay, Pont-de-Chéry, Bourgoin, La Tour-du-Pin, Thizy.

Pour le Comité, le secrétaire :

LORAU.

Fédération Communiste Libertaire du Var

La Fédération Communiste-Libertaire du Var, porte à la connaissance de tous les camarades anarchistes — anarcho-syndicalistes — syndicalistes, organisés ou non organisés, ainsi qu'à tous ceux qui pourraient être intéressés par le sujet traité, qu'elle organise pour cet hiver, une série de Conférences sur :

La transformation sociale vue par les anarchistes

C'est le dimanche, 25 octobre, à 10 heures du matin, dans la salle de l'Athénée Libertaire, bar du Petit Poucet, boulevard Dugomer, qu'aura lieu l'assemblée générale de la F.A.P. Ordre du jour :

1^e Formation de la Fédération Anarchiste des Bouches-du-Rhône ;

2^e Divers.

PARIS-BANLIEUE

DANS LE 17^e

Brutalités policières à l'occasion de l'alerte de défense passive

A l'issue de la répugnante comédie de vendredi une centaine de personnes, appartenant pour la plupart à la gauche révolutionnaire du parti socialiste, se tenaient au carrefour Marcadet-Balagny, s'entretenant de l'arrestation de plusieurs camarades au cours de l'alerte, des dangers de guerre, de l'impunité technique des manœuvres et du but réel de préparation guerrière des esprits poursuivis par leurs organisateurs ; des communistes s'étaient mêlés à la discussion, leur patriotisme offusqué et leur foi stalinienne n'en purent tant ouïr, et ils se hâtèrent d'appeler police-sécurité. Sur ce, une partie des socialistes entra au café Duclot, 79, avenue de Saint-Ouen, tandis que le reste du rassemblement se dispersait, hormis toutefois certains « nacos », lesquels désiraient parfaire leur acte de mouchards.

Un instant plus tard un car de police stoppa, et les agents enlevaient dans le café, par deux portes à la fois, les consommateurs étais frappés avec violence et jetés dehors, les vitres de l'entrée brisées, une femme qui s'accrochait à son mari, arrêté, était évidemment brutalisée, et six socialistes emmenés au poste, menottés aux mains, cependant que les « nacos » enthousiasmés, applaudissaient, criant aux agents : « Bravo ! bravo, bourez-les ! » L'inspecteur principal Raynard et les gardiens 3119, 4010, 4839, 7658 se distinguèrent en cette affaire par leur sauvagerie.

Tel fut le véritable aspect de cet épisode de répression policière dont le « Populaire » donna le lendemain un compte rendu lénifié et péchant par omissions.

Pour être complet, ajoutons qu'à des camarades criant : « A bas la guerre ! » avenue de Clichy, les communistes répondent par l'imbécillité rituelle : « N'écoutez pas les provocateurs croix de feu ! »

Le P.C. est bien — constatons-le une fois — la plus merveilleuse machine à détruire les cervaux et pourrir les coeurs qui soit. Par ailleurs, le citoyen Salengro n'a guère le contrôle de la police ; ou alors... le désir dénagerait-il de marcher sur les traces sanglantes de Noske, le socialiste, tueur d'ouvriers ?

DANS LE XX^e

La réunion annoncée dans le *Libertaire* du 9 octobre a groupé dans le 20^e la majorité des militants de l'Union Anarchiste avec quelques nouveaux camarades. Ils ont suivi avec beaucoup d'attention la causerie faite par notre

camarade Nicolas sur le communisme libertaire.

Cette première réunion a permis de préciser à nos camarades ce qu'ils devaient faire en vue des relations fraternelles qui vont se resserrer chaque jour davantage entre eux et les ouvriers socialistes et communistes fortement impressionnés par les événements qui se déroulent en Espagne et ils suivent passionnément l'organisation du mouvement révolutionnaire qui se développe sous la direction des militants de la F.A.I. et de la C.N.T.

La prochaine réunion du groupe du 20 aura lieu le jeudi 29 octobre.

COLOMBES

Impuissance !

Les fascistes, qui sont en nombre assez important à Colombes, avaient organisé une réunion le 15 octobre, à l'Oasis.

Des précautions avaient été prises.

De longue date nous n'avons vu à Colombes un tel déplacement de forces : gardes mobiles, agents, bien près d'un millier et massés partout.

Les quelques deux mille ouvriers qui avaient répondu à l'appel (les camarades anarchistes aussi) ne purent approcher du lieu de l'exposition des fascistes, même pas à moins de 300 mètres...

On ne les avait pas convoqués pour manifester dans la rue... mais dans deux salles pour écouter la bonne parole et apprendre ce qu'est l'ordre Républicain de notre gouvernement Front Populaire.

Le maire et les militants responsables leur firent comprendre, que dans l'ordre républicain il ne pouvait y avoir d'incident.

Camarades socialistes ne vous venez pas la capitulation lente de vos militants qui ont les mains liées parce qu'ils sont au gouvernement.

Camarades communistes qui avez voulu le Front Populaire au pouvoir, ce fait de l'autre semaine ne vous donne-t-il pas à réfléchir sur les possiblités d'action de ce gouvernement (du peuple) ?

N'avions-nous pas raison il y a quelques mois aux élections législatives de dire que le gouvernement est toujours et sera toujours l'instrument du capitalisme et il doit obéir à ses ordres !

Il est encore temps de prendre des mesures et envisager les remèdes et ici nous nous adressons aux militants de toutes les organisations de Colombes.

Nous pouvons bien faire tous pour l'action antifasciste.

Si vous en êtes convaincus les camarades anarchistes ne seront pas les derniers à donner un coup de main.

Le Groupe de Colombes.

CLICHY

Le meeting pour l'Espagne

Le jeudi 15 oct., le Comité Anarcho Syndicaliste organisait un meeting en faveur de nos camarades espagnols. 100 personnes environ répondirent à notre appel. C'est sous le nom d'Emile Cottin que fut placée la présidence de ce meeting qui, lui, vient de mourir, les armes à la main pour défendre sa liberté et la nôtre aussi. Tour à tour, nos camarades Couanaut, Dimanche et Boudoux, de la C.G.T.S.R., et Coudry et Frémont pour l'U.A., firent l'exposé des événements qui se déroulent là-bas, en Espagne, et l'appel que font nos frères de la C.N.T. et de la F.A.I. pour leur envoyer des armes. Il fut retracé aussi la vie malheureuse et douloureuse jusqu'à ce jour, de notre camarade Emile Cottin. L'auditoire fut touché, il le fit voir par sa sympathie et les applaudissements qu'il ne ménagea pas aux orateurs, ainsi qu'au camarade Clavel, qui fit passer une liste de souscription du Comité A.S. qui rapporta la somme de 100 francs, qui fut versée aux camarades espagnols.

Le Groupe.

U. J. P. F.

Motion sur les événements d'Espagne

L.U.J.P.F. nous communique la motion suivante dont nous extraignons les parties essentielles :

La Fédération de la Seine de l'Union des Jeunesse Pacifistes de France, irréductiblement opposée à toute guerre, ne peut admettre d'exception à cette règle, mais elle se refuse à reconnaître pour une guerre les événements d'Espagne, — (confusion que l'on tente de faire accepter pour semer le trouble et légitimer une hécatombe future).

Elle affirme et déclare que le conflit espagnol est, en réalité, une révolution née de la défense d'un prolétariat contre une dictature militaire qui s'instaure et que l'assimiler à une guerre n'est qu'un mauvais jeu de mots.

Elle n'ignore pas que l'intervention armée des nations européennes dans cette lutte aurait fait dégénérer celle-ci en guerre internationale, alors qu'actuellement les événements demeurent sur le plan local opposés aux opprimés à leurs tyran.

Enfin, bien qu'réprouvant, par principe, toute violence, devant la miserable agression dont le peuple espagnol est victime, elle se déclare entièrement solidaire dans la lutte qu'il mène pour la défense de sa liberté et se range aux côtés du prolétariat universel qui, moralement et matériellement, a pour devoir de défendre (et de défendre seul), ses frères d'autre Pyrénées.

Le Groupe.

LA VIE DE L'U. A.

En raison de l'abondance des communiqués, nous avons été obligés d'en réduire quelques-uns. Nous nous en excusons auprès des secrétaires de Groupe et les prions, à l'avenir, de les rédiger aussi brièvement que possible, et de rédigier à part les communications spéciales. Nous les prions, également, de nous faire parvenir tous communiqués le mardi soir, dernier délai, faute de quoi, ils ne pourraient être insérés.

de chaque mois, à 20 h. 30, ainsi que tous les dimanches matin, de 10 h. à midi, salle de la Coopé, 11, rue de l'Eglise, Montrouge.

Montrouge-Bagneux. — Réunion tous les 2^e et 4^e mardi de chaque mois, salle de la Crèche municipale, rue Marcelin-Berthelot, à Montrouge, à 20 h. 30 précises.

Montrouge, Malakoff, Vanves et Châtillon. — Réunion tous les mercredis, à 20 heures 30, salle de la Coopé (43, rue Victor-Hugo, à Bagneux). Appel à tous et aux sympathisants.

Noisy-le-Sec. — Le groupe se réunit tous les 2^e et 4^e vendredi de chaque mois, au café du Siège, maison Pige, face à la mairie.

Puteaux, Neuilly, Nanterre. — Réunion du Groupe, tous les vendredis salle municipale, 22, rue Roque-de-Failliol. Tous à la vente le samedi à partir de 16 h. 30, porte de Neuilly.

Saint-Ouen. — Réunion tous les vendredis à 21 heures, 143, avenue des Baignolles.

Sartrouville. — Tous les dimanches les camarades anarchistes de Sartrouville-Maisons-Laffitte se retrouvent derrière nos amis vendeurs du « Libertaire » et du « Combat Syndicaliste », au marché, à partir de 9 heures, près de la gare. Tout ce qui concerne le groupe doit être adressé à Le Maner, 5, rue Friedland.

Suresnes. — Pour tout ce qui concerne le Groupe, écrire à Coche Louis, 61, rue de Verdun, à Suresnes.

Thiais. — Les camarades désireux de former un groupe dans la localité doivent se mettre en relations avec Fernand Marcel, 9, voie David, à Thiais.

Vauvert, Vert-Galant, Villepinte, Tremblay-les-Gonesse, Villeparisis. — Tous les lecteurs et sympathisants sont avisés de la constitution d'un groupe libertaire. S'adresser à la permanence, 22, avenue de la Gare, Vert-Galant, tous les dimanches, de 14 h. 30 à 20 heures.

Versailles. — Réunion du groupe tous les dimanches à 9 h. 30, café de la Grande Fontaine, 63, rue de la Paroisse. Les sympathisants sont cordialement invités.

Intercommunal de la Banlieue Sud. — Réunion le lundi 25 octobre, à 20 heures 30, chez Maxim, 51, rue Fréleuse, Gentilly.

Aimargues. — 1^e Le Groupe fait connaître aux sympathisants que son lieu de réunion est à la Maison du Peuple et les invite à y assister tous les premiers vendredis du mois.

2^e Les jeunes camarades sont invités aux réunions des Jeunesse syndicales révolutionnaires du meilleur accueil leur sera réservé.

Alger. — Aux lecteurs du « Libertaire ». Vous trouverez le « Libertaire » toutes les semaines à la librairie Boriello, place du Gouvernement ; kiosque Méri, rue Wasse.

En vue de la constitution d'un

Après l'arbitrage obligatoire...

Une C.G.T. sans grèves ?

Oui...

...Quand il n'y aura plus de patrons.

LA DÉCLARATION DE LA C.G.T.

La situation sociale en France est grave. Après le grand mouvement de juin, qui avait emporté, par sa puissance, jusqu'à la résistance morale de certains patrons, est-ce à présent le reflux ? En tout cas, le patronat a visiblement repris sa faculté de manœuvre, la classe ouvrière s'énerve ; l'opinion publique est flottante ; les organisations ouvrières manquent de fermeté. L'atmosphère générale est bien changée depuis quelques mois. Attention aux conséquences !

La C.G.T. lance un appel au calme. Nous ne voulons pas ici faire de polémique facile. Il est trop aisément d'être perpétuellement extrémiste. Pourtant la faiblesse des organisations ouvrières serait désastreuse en ce moment. Il ne faut pas faire des grèves continues ; il ne faut pas non plus abandonner l'arme de la grève. La déclaration de la C.G.T. est inquiétante à cet égard.

La situation est claire. Deux dangers menacent en ce moment le mouvement ouvrier. L'un de ces dangers, c'est que l'agitation dans les usines et sur les chantiers ne fatigue la partie la moins combative de la classe ouvrière, n'aspire la paysannerie, qui comprend mal les mouvements ouvriers, ne rejette à droite les petits-bourgeois des villes. Les fascistes auraient beau jeu alors pour s'emparer du pouvoir, avec ou sans guerre civile. Il ne faut pas oublier ce danger. Il est encore bien plus grave s'il y a agitation provoquée et fomentée par un parti dans l'intérêt de manœuvres politiques inavouables, et contraires à l'intérêt de la classe ouvrière. Pour parler plus clairement, le parti communiste a intérêt à maintenir une effervescence permanente dans les usines, pour avoir un moyen de chantage sur le gouvernement en matière de politique extérieure. Les patrons de combat, de leur côté, ont intérêt à ce qu'un désordre permanent vienne effrayer la population, et rejeter au fascisme tous ceux qui ne sont pas conscientement révolutionnaires. La classe ouvrière ne doit donc pas servir de masse de manœuvre, ni aux uns, ni aux autres.

L'autre danger n'est pas moins grave. C'est que la classe ouvrière n'abdicte la force et la dignité qu'elle a conquises en juin. Il ne faut jamais oublier que le mouvement de juin était un sursaut de dignité. Les ouvriers ont voulu une fois compter pour quelque chose. Ils ont réussi. Ils comparent pour quelque chose. Mais ils ne comparent de nouveau pour rien s'ils remettent tous leurs droits aux « procédures de conciliation et d'arbitrage » que la C.G.T. propose de substituer à la grève et au lock-out. L'expérience n'est pas à faire ; elle a été faite. Les syndicats allemands avaient adopté l'arbitrage obligatoire et ce fameux préavis de huit jours en cas de grève inscrit, hélas, dans les contrats collectifs. Le préavis de huit jours s'est trouvé être, comme ici, inapplicable ; il brise l'arme de la grève entre les mains des ouvriers. Et l'arbitrage obligatoire, en remettant toute la vie sociale aux mains de l'Etat, prépare les ouvriers à accepter ce qui est à nos yeux le plus grand mal, l'Etat totalitaire.

De plus, les ouvriers renonceraient à leurs aspirations les plus profondes, à ce qui constitue obscurément leur raison d'être et de lutter, s'ils acceptaient, selon les termes de la C.G.T., de « mettre sur le même plan droit de travail et droit de propriété ». Est-ce bien une organisation ouvrière qui a prononcé ces mots ? Le travail, cela représente les hommes qui peinent. La propriété, cela représente des choses, de la pierre, du bois, du métal. L'éternelle revendication ouvrière, c'est qu'on ait enfin un jour plus d'égard aux hommes qu'aux choses.

Cette aspiration à la dignité se traduit ces temps-ci par la lutte concernant les licenciements. Les licenciements, c'est le point central des conflits actuels. Il y a une difficulté presque insoluble, pour laquelle les contrats collectifs n'apportent aucun secours. D'un côté, tant qu'il y a des patrons, on ne peut pas leur ôter absolument la possibilité de renvoyer un ouvrier. D'un autre côté, les ouvriers ne peuvent plus accepter d'être à la merci du patron. S'ils l'acceptaient, ils renonceraient du même coup à leur dignité nouvellement conquise, à leur liberté, à leurs organisations, à tous leurs droits. Le patron peut tout obtenir par l'arme du renvoi.

Les ouvriers ne renoncent pas. Nos camarades de chez Sautter-Harlé nous l'ont courageusement montré. L'effervescence dans les chocolateries de même.

Mais il ne faut pas que la résistance prenne la forme d'une lutte dispersée, qui favoriserait les manœuvres provocatrices soit du parti communiste, soit des patrons.

Il n'y a qu'une solution, en ce moment, à ces dangers, à ces contradictions, à ces difficultés. Action syndicale énergique, prudente, méthodique, coordonnée en vue d'un objectif bien défini : le contrôle ouvrier.

SIMONE WEIL

COLLECTIF FRATERNITE
Le Groupe « Fraternité » (collectif de comédien professionnels) doit entreprendre incessamment une tournée dans tout le pays avec « La Grande Retape », 1 prologue et trois actes de notre ami Aurèle Patorni. Cette pièce, nettement pacifiste, met en opposition les préjugés patriotes-bourgeois et l'idéal humanitaire d'une jeunesse qui veut vivre. Les groupes qui pourraient être intéressés par une représentation de cette pièce, sont priés de se mettre en relation avec Bouillet, 12, rue Fromentin, Paris 9^e.

le libertaire syndicaliste

Les anarchistes et l'action ouvrière

La rançon du régime capitaliste, essentiellement basé sur l'égoïsme et la loi du profit, est qu'au fur et à mesure que s'accentuent ses contradictions internes, il dresse contre lui, toujours plus nombreuses, les victimes de son exploitation.

Depuis longtemps, les anarchistes ont compris la nécessité de grouper pour une action coordonnée et efficace les révoltes individuelles engendrées par l'oppression de la bourgeoisie.

C'était la conception de Bakounine, un des fondateurs, en 1864, de l'Association Internationale des Travailleurs. C'était celle de Fernand Pelloutier, dont la vie, si courte, fut entièrement consacrée au service de la cause ouvrière. C'était enfin celle des Pouget, Yvetot, Griffler, d'autres encore qui animentent les luttes sociales d'avant guerre avec la vigueur que l'on sait.

Actuellement, la bataille sociale a revêtu une acuité toute particulière, en raison de la situation inextricable où se débat le capitalisme mondial.

Les progrès du machinisme ont transformé les modes de production de telle sorte que l'enfermement des marchés a restreint les débouchés et provoqué le chômage et la misère des travailleurs.

Et c'est ainsi qu'au XX^e siècle, sous le régime de l'abondance, ceux qui produisent sont condamnés à mourir d'inanition, tandis que l'on détruit des montagnes de produits.

Partout où les gouvernements se sont attachés à la solution de ce problème dans le cadre des institutions légales, ils ont échoué lamentablement et se sont heurtés à l'omnipotence des trusts et de la finance.

Que l'on se rappelle la triste expérience de la social-démocratie allemande qui fraya la voie au fascisme.

Partout le chômage continue avec la même intensité et les multiples expériences monétaires ne sont que des expédients qui ne sauvent avant d'autre ambition que de reculer l'échéance fatale.

Il convient donc de ramener les données du problème à une appréciation plus juste de la lutte à mener et d'opposer à l'insuffisance gouvernementale, quelle que soit l'étiquette dont elle se pare, la lutte directe sur le terrain de classe du travail exploité contre le capital exploiteur, tant il est démontré que l'économie commande tout le reste.

Ce sont ces raisons, vérifiées par l'expérience, qui ont conduit les anarchistes à résérer le meilleur de leur activité à l'action directe concertée, par le moyen du syndicalisme, qui unit dans un même idéal de bien-être et de liberté toutes les victimes de l'oppression capitaliste.

Aux précheurs de paix sociale qui entretiennent l'illusion d'une justice sociale par la collaboration des classes, à ceux qui acceptent d'en enfermer dans une légalité qui permet à un patronat rapace d'affamer et de pressurer toujours plus la classe ouvrière, ils opposent l'action indépendante des travailleurs s'exerçant directement sur le lieu du travail.

Aux politiciens qui sous prétexte d'assurer la sécurité de la France — ou d'ailleurs — obstinent à vouloir maintenir debout l'édifice branlant du capitalisme, ils opposent l'internationalisme révolutionnaire qui libérera les peuples du fléau de la guerre.

L'immense espoir qui est né du mouvement revendicatif de juin, où la classe ouvrière unanime a brisé les vieux cadres de la légalité bourgeoise pour assurer la défense de son pain, permet d'ajouter des perspectives favorables pour les luttes à venir.

Il est nécessaire que ce sursaut de révolte de la conscience ouvrière se poursuive activement envers et contre tous les freins, quels qu'ils soient.

Il est clair, en effet, que malgré les remèdes de bonne femme préconisés par les replaîtoreurs du Front populaire, la crise économique engendrée par le régime du profitariat capitaliste ne fera que s'accentuer et que le prolétariat va avoir, ces jours prochains, de nouvelles et rudes batailles à livrer.

Ce n'est pas au moment où les bandes armées du capital se préparent à tenter l'assaut décisif qu'il convient de rester immobiles. Il faut, au contraire, préparer la classe ouvrière à se débarrasser une fois pour toutes des fauteurs de guerre et de misère.

Il faut pour cela appeler les travailleurs à s'organiser au sein des entreprises pour pénétrer plus profondément les rouages secrets de l'exploitation capitaliste, à perfectionner le contrôle ouvrier pour étayer leur action revendicative. Ceci, bien entendu, en maintenant le contact étroit avec l'organisation syndicale locale.

Pour cette tâche urgente, qui commande une vigilance de tous les instants, les anarchistes, aujourd'hui comme hier, seront à leur place au premier rang, pour orienter l'action ouvrière vers des buts positifs.

Ils y seront pour mettre les travailleurs en garde contre les illusions et les dangers de la subordination politique et gouvernementale.

Ils leur rappelleront que l'œuvre du syndicalisme ne consiste pas à se borner à la conquête d'avantages immédiats, mais qu'il vise surtout, par l'action directe et révolutionnaire, à la disparition totale et définitive du patronat et du salariat.

N. FAUCIER

VIVE L'OCCUPATION DES USINES

LA FIN DE LA GRÈVE DE CHEZ SAUTTER & HARLÉ

Oui, vraiment maintenant que l'on peut faire le bilan de cette lutte, on peut dire avec preuve à l'appui, combien la tactique de l'occupation des usines, à notre époque de crise est justifiée. Disons immédiatement sans bluff que le mouvement de Sautter et Harlé ne se termine pas par une victoire. Il s'agit d'un compromis, mais d'un compromis où les ouvriers emportent quelques avantages importants. Il est vrai que les dessinateurs congédies ne sont pas ré-admis, mais le Ministère de la Marine s'est engagé à les réembaucher immédiatement dans les arsenaux de l'Etat. Ils ne manqueront donc pas de pain. Quelle différence avec le conflit chez Barbier-Bénard où les ouvriers ont accepté sans lutter le licenciement des techniciens et quelques jours après se voyaient appliquer eux aussi des renvois en série.

Par contre, chez Sautter et Harlé aucun licenciement nouveau ne pourra être prononcé sans qu'une Commission, comprenant des délégués ouvriers, des représentants de la Marine et des délégués de la Direction, reconnaîsse le renvoi nécessaire. C'est le début du contrôle ouvrier sur les renvois ; c'est une des revendications essentielles du moment.

Constatons aussi que la reprise du personnel se fait en bloc, malgré les tentatives de la direction à la dernière heure d'opérer par convocation individuelle. Enregistrons enfin que les renvois des militants les plus actifs exigés par les patrons ne se feront pas et cela malgré l'active campagne de l'« Echo de Paris » et du « Jour », les présentant comme des responsables de justice.

A souligner aussi la perspicacité et la tenacité dont ont fait preuve les ouvriers jusqu'au dernier instant. Quand ils apprirent l'ordre de réquisition de l'usine ils exigèrent une nouvelle délégation auprès du ministre (la 33^e), afin que les conditions de la rentrée soient stipulées noir sur blanc. Bien leur en prit car le jour même et le lendemain la direction faisait paraître un huissier peureux et balbutiant venant afficher une nouvelle sommation d'évacuation. Les patrons espéraient après que les ouvriers se seraient relâchés, leur attribuer toutes sortes de dévastations et de vols imaginaires.

Il s'attirèrent cette réponse des ouvriers souriants : « C'est paradoxal, mais nous sommes maintenant les gardiens de la propriété de l'Etat ! » Le personnel ne remplit l'usine qu'en présence de délégués du ministère, qui félicitèrent le personnel pour la bonne tenue dans laquelle l'établissement était remis.

Les derniers jours avaient été marqués par deux épisodes caractéristiques. Il y eut d'abord le démontage du haut-parleur, de cet ami des jours de lutte, que de fois les bourgeois voisins avaient fait demander par le Commissaire de police de faire arrêter cette musique révolutionnaire propagée, faisant retentir les notes de l'« Internationale » et de la « Jeune Garde ». Rien n'avait fait bouger les ouvriers ayant le droit d'écouter les disques qui leur plaisaient. Maintenant en évacuant, en emballant l'appareillage dans les caisses, les grévistes songeaient avec reconnaissance au technicien de la radio qui, lui aussi, avait ainsi contribué à maintenir leur courage.

Les derniers jours avaient été marqués par deux épisodes caractéristiques. Il y eut d'abord le démontage du haut-parleur, de cet ami des jours de lutte, que de fois les bourgeois voisins avaient fait demander par le Commissaire de police de faire arrêter cette musique révolutionnaire propagée, faisant retentir les notes de l'« Internationale » et de la « Jeune Garde ». Rien n'avait fait bouger les ouvriers ayant le droit d'écouter les disques qui leur plaisaient. Maintenant en évacuant, en emballant l'appareillage dans les caisses, les grévistes songeaient avec reconnaissance au technicien de la radio qui, lui aussi, avait ainsi contribué à maintenir leur courage.

Puis il y eut une visite de la presse ; les journalistes qui s'étaient tus pendant la lutte publieront des détails curieux ; ils furent remboursés proprement (à l'exception des journalistes de la presse ouvrière, et pourtant ceux-là aussi, soit dit en passant, avaient publié des informations bien maigres). Quelques prolétaires, contaminés par la propagande Front populaire, arboraient le drapeau tricolore à l'occasion de la venue des fonctionnaires de la marine. Mais l'emblème capitaliste fut immédiatement enlevé.

Ainsi la grève et l'occupation commencées sous les plis du drapeau rouge de la C.G.T. se termina en le gardant comme renouvelé par la force.

Voici donc le premier exemple de résistance efficace aux licenciements. L'exemple est donné ; la preuve est faite. Qui demain chez Renault, chez Citroën, chez Bréguet en tire les enseignements. Là où le patronat renvoie les délégués d'usine, cherchant à décapiter le mouvement syndical, réagissez sans hésitation comme chez Sautter et Harlé. Aux hésitants, aux pessimistes, aux tireurs de sonnette dans les antichambres la réponse par les faits est donnée :

Face à la contre-offensive patronale ! Vive l'occupation des usines ! L.N.

AUX MÉTALLURGIESTES

Le 3 novembre, une assemblée générale d'information réunira à la salle Benoît, 75, faubourg St-Martin, les camarades anarchistes de la région parisienne travaillant dans la métallurgie.

Les camarades des grandes usines sont particulièrement invités à se faire représenter.

Dans les boîtes et sur les chantiers

AUX USINES RENAULT

AU COMITÉ PATRONAL DE ROUBAIX-TOURCOING

PAIX SOCIALE !

La Commission Intersyndicale Patronale de Roubaix-Tourcoing a publié une note dans laquelle elle « donne mandat formel à son secrétaire général de refuser tout arbitrage dans les différends actuels ». Autrement dit le patronat du droit divin reprend ses méthodes habituelles, c'est le résultat des hésitations, des faiblesses, des reculs des organisations syndicales. Thorez avait dit : « Il faut savoir terminer une grève », les patrons « compéter le sens de la phrase ».

Plus de grèves, des lock-outs ; plus de lutte ouvrière, de l'intransigeance patronale ; plus d'action directe, l'esclavage.

A quoi bon se gêner puisque tout le monde s'est mis d'accord sur la nécessité de maintenir la paix sociale ?

La paix sociale, si nous ne nous trompons, c'est bien le statu quo : les ouvriers en bas, les patrons en haut. Espérons que l'Humanité félicitera les barons du Textile pour leur bonne compréhension des nécessités de l'heure.

CHEZ S.K.F. A BOIS-COLOMBES

A l'usine des roulements à billes (S. K. F.), rue des Minimes, une certaine légèreté avait voulu entraîner avec elle quelques femmes pour contrecarrer le mouvement lors de la dernière grève ; ses paroles n'étaient que de mépris et de venin à l'encontre des délégués. Ce fut à ce point que le personnel lui refusa l'entrée de l'usine durant la grève.

Situé celle-ci terminée, elle ne reprit sa place qu'à condition qu'elle serait déplacée au bout d'un certain laps de temps.

Un autre fait se produisit la semaine dernière. Un chef ouvrier qui se permit de prendre un délégué ouvrier au collet. Grande fut la colère des ouvriers et ouvrières ; ils l'accompagnèrent jusqu'à la gare de Bondy en lui faisant une confiture de Grenoble.

Devant la ferme volonté du personnel qui exigeait son renvoi de l'usine, ce lâche individu, pour conserver sa place, s'est soumis à toutes les platiitudes possibles.

Toutefois, c'est un avertissement sérieux pour ce chien couchant et que l'vipere susvisée en prenne bien note.

Camarades, voilà de l'action directe qu'il faudra continuer envers tous les fauteux qui vont s'ériger en maîtres dans les usines. Cette méthode d'antan est nécessaire ; qu'elle revienne à la mode.

A PROPOS D'UN ACCIDENT MORTEL

Le mardi 13 octobre dernier, sur les chantiers Lajoie au Trocadéro, notre bon camarade Rueland, de Marly-la-Ville, était tué accidentellement.

Un ouvrier de la boîte.

A noter que le Syndicat des Cimenteries s'est substitué aux terrassiers défaillants, ce qui est à son honneur.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU S.U.B.

L'assemblée générale du Sub se tiendra le dimanche, 25 octobre, à 10 heures. Vu l'importance du procès-verbal, les camarades sont priés d'être présents et à l